

## La fin de l'illusion

J'avais vingt-six ans lorsque j'ai rencontré Satprem pour la première fois. C'était en 1969, à Pondichéry, au bord du golfe du Bengale, dans ce terrain de jeu où Mère, passée quatre-vingt ans, venait parfois jouer au tennis avec les enfants de l'Ashram. Tout frais émoulu de l'Occident, des diplômes plein les poches, je regardais ce monde de simplicité et d'évidence en écarquillant des yeux d'enfant. Quelques jours auparavant, Mère m'avait reçu et avait planté son regard de diamant en moi. Et cette première rencontre avec Satprem confirmait ma certitude intérieure que c'était ce monde-là qui était le mien depuis toujours et pour toujours — bien qu'il m'apparût encore bien mystérieux et peu conforme à mes théorèmes mathématiques !

Tout avait commencé dix-huit mois plus tôt, place de l'Odéon à Paris. C'est là qu'en février 1968, peu de temps avant les convulsions de mai 68 qui secouèrent le monde, la bouche du métro avait déversé mon destin sur le trottoir, exactement sous l'œil de Danton, dont la statue trône sur la place. Un ami que je n'avais pas vu de longue date sortait à cet instant du métro. A peine terminées les accolades étonnées et ravies, ses premiers mots furent pour m'indiquer le nom d'un lieu qu'il venait de visiter en Inde et le nom d'un livre qui expliquerait tout sur ce lieu. Il avait dit cela avec une sorte d'urgence dans le ton, comme quand on décharge sa conscience d'une responsabilité dont on ne saurait expliquer l'origine exacte. Le lieu s'appelait Pondichéry et le livre, *Sri Aurobindo ou l'aventure de la conscience*, de Satprem.

En 1990, lors de ma dernière rencontre avec Satprem, chez lui dans les Nilgiri, après qu'il m'ait affirmé sans ambages que mon cas personnel relevait de l'exorcisme pur et simple, mon regard d'enfant confiant s'est éteint à jamais sur le monde de miroirs et d'illusions que j'avais entretenu, à ses côtés, pendant plus de vingt ans. Toutes ces années depuis la première rencontre — que je croyais avoir vécues dans un dévouement absolu à l'idéal de Mère et de Sri Aurobindo, dans un don personnel de tous les instants : par mon industrie, par mon absorption dans les tâches définies et valorisées par Satprem comme étant justes et bonnes — s'effondraient dans la poussière indifférente du chemin. Il fallait faire face à la réalité nue, sans illusions et sans fard, ou mourir de chagrin sur le champ.

Je voudrais tenter ici de conter de quoi ont été faites les années entre ces deux rencontres — et peut-être pourquoi la première portait déjà les prémices de la seconde.

Aujourd'hui, par une Grâce dont je ne finis pas de m'émerveiller, je suis dans la vie, au-delà de Satprem et des illusions enfantines — dans une vie bien plantée dans la réalité, toute débarrassée qu'elle est des fantasmagories personnelles. Mon regard est clair et calme pour revoir toute cette courbe parcourue et apprécier chaque détour, chaque pierre du chemin — et comprendre la nécessité absolue de cette périlleuse aventure qui a bien failli me coûter la vie.

Et puis, oui, c'est Mère et Sri Aurobindo qui brillent, seuls, dans tout. Plus de « guide », plus de « grand frère en avant sur le chemin », plus « d'interprète avancé et privilégié ». Plus de miroirs aux alouettes d'aucune sorte. La vie simple,

enfin, entre soi et « ça » (ou peut-être « ça » et « Ça » ?)

D'autres n'ont pas eu ma chance...

### Patrice

Il me serait plus aisé de me taire. En fait, c'est ce que j'avais décidé de longue date : mon histoire était avant tout *mon* histoire ; mes pérégrinations avec Satprem étaient le fruit d'un destin que je revendiquais comme personnel et privé – tout un chemin parcouru qui me conduisait, en tant qu'individu unique, vers un but qui m'était propre, et qui ne concernait personne d'autre que moi.

Mais la mort de Patrice a changé la donne.

Lorsque j'ai appris le décès de Patrice au mois de juillet dernier – puis qu'il s'était jeté du sixième étage de son immeuble à Paris – j'ai senti que cette perte était ma perte, que sa disparition affectait mon monde intime d'une manière trop essentielle pour être passée sous silence. Il ne pouvait s'agir d'un fait divers que l'on classe dans les oubliettes. Le « petit » Patrice – que j'avais connu presque trente ans plus tôt, à Aspiration, tout frais arrivé de France, le visage éclairé en permanence d'un sourire vaguement goguenard, et qui avait en quelque sorte suivi mes traces auprès de Satprem – dont le corps gisait maintenant dans les poubelles en bas de son immeuble, avec pour seule épitaphe trois lignes définitives de Sujata et le silence de plomb de Satprem...

Une limite avait été franchie avec cette mort, un point de non-retour qui m'interpellait directement et me forçait à sortir de mes retranchements. Et toutes les rationalisations du monde n'y changeraient rien : les histoires du « karma de Patrice » ou de la « faute » de Patrice ne suffisaient pas à apaiser ce point douloureux en moi.

Patrice, c'est à toi que je dédis ces lignes. Même si personne ne comprend rien à ton suicide. Moi, je sais les tourments qui t'ont assailli, et qui ont fini par avoir raison de toi – car les mêmes tourments ont bien failli m'emporter aussi.

### La cage

Comme pour toi, mon histoire commence par un enthousiasme d'enfant, suivi d'un don de soi.

Au début de 1976, alors que je résidais depuis quelques années à Auroville, j'avais pris connaissance « par hasard » d'un paquet de feuillets ronéotypés qui circulaient alors librement parmi les Aurovilliens, et qui faisaient état de « menaces » que certains notables de l'Ashram faisaient peser sur les manuscrits originaux de l'Agenda de Mère, que Satprem conservait chez lui à Nandanam.

Mon sang n'a fait qu'un tour et je me suis précipité, sans réfléchir, pour lui offrir mon soutien contre un « ennemi », aussi vague pour moi que s'il s'agissait d'un roman, mais qui était bien réel et concret pour lui, et sur lequel il pouvait mettre des visages et des corps de chair et d'os. Sans le savoir, je rentrais dans

tout un « contexte » de luttes et de jalousies intestines — affectant principalement certains groupes et membres de l’Ashram — dans lequel Satprem, de par sa personnalité et ses prises de position antérieures, était l’un des principaux acteurs. Mais je n’avais cure de cette réalité « historique » — le geste que j’accomplissais allait bien au-delà de ces contingences. Il était impératif de se ranger du côté du plus faible, de la victime présumée, même si en offrant mon soutien je faisais également l’offrande de la réflexion et de la raison sur l’autel de la spontanéité.

Ainsi, subtilement, une nouvelle vie s’ouvrait à moi. J’avais, en quelque sorte, choisi mon camp. Dans mon enthousiasme, j’adhérais à tout un passé qui m’était pourtant étranger ; j’endossais un complexe psychologique qui n’était pas mien. Il y aurait désormais des « pour » et des « contre », des « blancs » et des « noirs » mais peu de demi-teintes — et plus aucune hésitation. Le monde était devenu étrangement simple et linéaire. Je m’engageais sur un chemin tout tracé, dont Satprem détenait la carte. Par un simple geste d’une demie seconde, j’avais remis à un autre que moi le soin de comprendre et d’interpréter le monde autour de moi. J’acceptais de plonger corps et âme dans un univers déjà formaté, à l’élaboration duquel je n’avais pas participé, mais auquel je me devais d’adhérer intégralement, sans arrière-pensée, car c’était à ce seul prix que l’on pouvait entrer de plain pied dans le monde des responsabilités et se libérer de sa part d’enfance. J’avais troqué mes hésitations et mes incertitudes de jeune homme pour une certitude résolue qui n’émanait pas de moi. Mais l’enfant en moi s’accommodait fort bien de cette nouvelle situation, car il se sentait fortifié d’une vie neuve, débarrassé de son cocon infantile, enfin « responsable ».

J’étais entré dans la cage aux illusions.

Je croyais être devenu adulte par une prise de position « adulte ». J’avais finalement une Vraie Cause à défendre, âprement, contre des ennemis sans nombre (et souvent sans visage). De fait, les « ennemis » semblaient indispensables pour être pris au sérieux : sans ennemis on n’était situé nulle part, indéfini, presque inexistant.

Et pourtant, tout cela n’avait rien à voir avec moi. Ce n’était pas vers moi-même que je cheminai par cette prise de position « radicale » ; en réalité, à mon insu, j’avais épousé le monde intime de Satprem. Mon minuscule geste d’adhésion original me conduisait, par un phénomène d’empathie que je ne contrôlais pas, à m’identifier à son univers intérieur : je sentais comme il sentait, pensais comme il pensait, voyais par ses yeux.

Et tout cela fonctionnait le plus naturellement du monde et chacun y trouvait son compte : moi en chaussant des bottes de sept lieues empruntées pour la circonstance ; lui en se dotant d’un aide qui ne ménagerait ni le don de soi ni la peine. Par la suite, au cours des années, j’ai pu constater que, à des degrés divers, ce même phénomène d’identification s’appliquera pratiquement à tous les êtres qui auront un contact prolongé de travail avec Satprem. Bien que les bénéfices d’une telle situation ne fassent aucun doute sur le plan de l’efficacité pratique (!), on voit bien qu’à terme cette empathie extrême porte en elle le germe de tous les périls psychiques — ce que les faits ultérieurs démontreront, hélas, abondamment.

Il faudrait s'interroger plus longuement sur les raisons qui conduisent les hommes à s'appuyer sur un autre qu'eux-mêmes pour trouver un sens à leur vie, à se décharger sur une extériorité, qu'il s'agisse d'un autre homme ou d'une organisation, du labeur de trouver le plein sens de leur incarnation. Ne contenons-nous pas tout en nous-mêmes ? La question et la réponse ? Le problème et sa solution, comme deux poussins dans le même œuf ? Pour un temps, il est sans doute plus aisé de s'en remettre à autre que soi. Mais ce n'est toujours reculer que pour mieux sauter. Un jour, l'heure des bilans sonne où l'on *doit* être seul en face de soi.

Mais pour le moment, toutes ces choses n'étaient encore que des effluves intérieurs, des souffles imperceptibles qui attendaient leur heure pour éclater au grand jour.

### L'Agenda

Dix-huit mois plus tard, en juillet 1977, Satprem et moi gravissions les marches du Palais de Justice dans l'Île de la Cité à Paris pour y enregistrer les statuts officiels de l'« Institut de Recherches Evolutives », qui devait assurer la publication et la diffusion de l'Agenda de Mère dans le monde entier. La veille, nous avons appris de la bouche d'un grand avocat parisien que les droits du copyright de l'Agenda était la propriété légitime de Satprem, ouvrant ainsi la voie à sa publication en dehors des bons offices de l'Ashram. Depuis plusieurs mois, en effet, diverses tentatives de publication dans le cadre de l'Ashram avaient été amorcées, mais toutes avaient échoué, Satprem estimant à chaque fois que l'indépendance et l'intégrité de la publication risquaient de souffrir de ces arrangements.

Désormais, la fabrication de l'Agenda allait s'organiser au sein d'une toute petite équipe de quatre personnes autour de Satprem : Micheline, Anne, Robert et moi-même. Une poignée d'autres amis en France et en Inde apporteraient leur concours plus épisodique mais enthousiaste.

Il régnait, au sein de notre petit groupe, la joie de ceux qui ont découvert un galion chargé d'or au fond de l'eau et qui en ramènent les lingots un à un à la surface... La matière de ce merveilleux Agenda transmuait nos énergies, emplissait les jours de la vie d'un pétitement sans fin. Bien que chacun ait des tâches matérielles précises et que le travail ne manquât point, tous étaient rassemblés, unis en une sorte de communion d'évidence autour de l'éclosion de cet Agenda. Il n'y avait pas de limite aux projets d'avenir envisagés : pour une diffusion dans d'autres langues, pour la création d'autres « Instituts » de part le monde, d'autres « laboratoires de l'évolution » qui regrouperaient tous ceux prêts à empoigner les leviers de leur propre évolution à la lumière des enseignements de l'Agenda.

C'était le temps du rêve qui pouvait devenir réalité au détour du chemin.

Pour le centenaire de Mère, en février 1978, paraissait, dans sa belle robe rouge, le premier volume de l'Agenda en français — à peu près au même moment où Satprem recevait sa lettre d'expulsion de l'Ashram et s'installait dans une nouvelle demeure dans les Nilgiri, qui serait pour les années à venir le centre

névralgique de l'activité de diffusion de l'Agenda.

En quelques années de travail concentré, les treize volumes de l'Agenda en français allaient voir le jour, et leur publication dans plusieurs autres langues — hindi, anglais, allemand, italien, espagnol — était mise en chantier.

Ces premières années étaient pour moi l'occasion de m'établir dans ma nouvelle vie. J'avais l'impression d'avoir attendu toute mon existence pour une occasion de me donner ainsi, sans compter, à un labeur qui ait vraiment un plein sens — et je ne ménageais pas ma peine ! C'était une tâche complexe et ardue que de transformer ces centaines d'heures de conversations, enregistrées sur des magnétophones souvent vétustes, en texte imprimé dans les conditions requises de qualité et de précision. Mais notre petit groupe aurait pu déplacer des montagnes, et l'ingénuité compensait souvent la faiblesse de nos moyens pour avoir raison des obstacles que cette énorme œuvre matérielle comportait.

Au cours du temps, et afin de faire face à l'ampleur grandissante de la tâche ainsi qu'à son expansion géographique, le petit groupe allait s'enrichir de nouveaux membres : Keya, Roger, Boni, Davide, Nicole, Michel, Patrice. Par ailleurs, Satprem pouvait également compter sur certains appuis du monde politique et littéraire à New Delhi et à Paris.

Satprem, quant à lui, semblait être partout à la fois : rien n'échappait à son regard et à son assiduité. Maître d'œuvre et infiniment plus expérimenté qu'aucun d'entre nous en matière d'édition, il savait pourtant se mettre à la portée de chacun et semblait doté d'une confiance quasi illimitée en nos capacités, même si elle venait parfois à nous manquer à nous-même. Ses encouragements et sa confiance étaient le moteur essentiel de notre action journalière. Inversement, tous s'en remettaient à son jugement et à sa vision des choses pour les décisions qui engageaient la destinée ou l'avenir matériel de l'Agenda.

La seule ombre à ce tableau idyllique concernait ses rapports avec ce qu'il faut bien appeler « l'Ennemi ».

Malgré le groupe d'amis sûrs et dévoués qui l'entouraient — dont certains auraient sans doute donné jusqu'à leur vie pour le soutenir et le protéger — malgré le déménagement dans ce lieu magnifique et protégé des Nilgiri qui dominait la plaine indienne de quelques deux mille mètres, il se sentait poursuivi, harcelé par toute une meute d'ennemis invisibles. Il suffisait d'un mot relevé dans une lettre ou un télégramme, d'une image fugitive entrevue dans un rêve pour remettre en branle tout un engrenage d'imaginaires catastrophiques et défaitistes : les « forces adverses » étaient là, dans l'ombre, prêtes à bondir à la moindre faille et à anéantir l'Œuvre...

La « crise » durait quelques heures ou quelques jours, pendant lesquelles chacun retenait son souffle, puis tout rentrait dans l'ordre ; le nuage se dissolvait aussi subitement qu'il était apparu et le soleil réapparaissait.

A l'occasion de ces « incidents de parcours », le nouveau venu, le nouveau membre du groupe ne tardait pas à apprendre, puis à intégrer, « la réalité occulte » de l'œuvre à laquelle il ou elle participait. La publication de cet Agenda,

dans ces conditions, serait une immense victoire sur les forces de l'Ignorance, symbolisées au premier chef par les notables et dirigeants actuels de l'Ashram. Satprem avait pour mission de sauver ce Trésor retrouvé des mains de ceux qui voulaient l'ensevelir à nouveau. En tant que principal rempart contre ces forces, il était donc normal et logique qu'il fût régulièrement attaqué dans son monde intérieur, même si rien ne venait jamais concrétiser ces périls dans sa vie extérieure.

Nous vivions donc sous la menace constante d'un « procès imminent » que devaient tenter les Trustees de l'Ashram pour tenter de récupérer leurs droits sur les textes de l'Agenda. Ou bien peut-être allaient-ils soudoyer quelques hommes de mains pour s'emparer des manuscrits de force ? Ou bien encore, puisque nous étions en Inde, il n'était pas farfelu d'imaginer quelques manipulations tantriques... Par la force des choses, nous étions devenus des experts occultistes en herbe. Chaque bosquet dissimulait un Asura ou son comparse et la conviction de nos anathèmes et de nos imprécations à l'emporte pièce n'avait d'égale que leur puérité.

Il est peut-être bon, ici, de dire quelques mots de l'Ashram, afin de dissiper certains malentendus en remettant son existence et son développement sur la vraie base qui était la sienne, et de faire la part de la réalité et de la fiction. En 1954, lors d'un entretien de Mère au terrain de jeu, un enfant concluait péremptoirement: « Mère, tu perds ton temps avec tous ces gens de l'Ashram maintenant. » Et elle répondait : « Mais vois-tu, au point de vue occulte, c'est une sélection. Au point de vue extérieur, vous pouvez vous dire que, dans le monde, il y a des gens qui vous sont très supérieurs (je ne vous contredirai pas), mais au point de vue occulte, c'est une sélection. » Et elle ajoutait ce constat : « Mais au fond, pour dire la vérité, je crois que vous avez une vie si facile que vous ne vous donnez pas beaucoup de mal ! Est-ce qu'il y en a beaucoup d'entre vous qui ont vraiment un INTENSE besoin de trouver leur être psychique ? de savoir ce qu'ils sont vraiment ? ce qu'ils ont à faire, pourquoi ils sont ici ? On se laisse vivre. » (25/8/54)

Le « laisser-vivre » ne s'améliorera pas avec le temps, comme elle le confiait à Satprem quelques années plus tard : « Il y en a beaucoup — beaucoup — qui pensent que je mourrai et qui font des préparatifs pour ne pas être tout à fait sur le pavé quand je partirai : tout ça, je le sais... Il y a des gens... oh ! ils souhaiteraient presque que je m'en aille, parce que c'est pour eux une contrainte. Ils me le disent très franchement : " Tant que vous êtes là, nous sommes obligés de faire le yoga, mais nous ne voulons pas faire le yoga, nous voulons vivre tranquilles ; et alors si vous n'êtes plus là, eh bien, nous n'aurons plus à penser au yoga " ! » (22/4/61)

Bien entendu Satprem ne pouvait être que profondément bouleversé par ces propos de Mère. Lui le rebelle à toute forme d'institution et d'organisation voyait dans cet Ashram à la dérive la justification et la réalisation de ses pires appréhensions, un cauchemar devenir réalité. Et pourtant les faits ont démenti tous ses mauvais pressentiments, toutes les « menaces » qu'il sentait dans l'air après le départ de Mère. En quelques quinze années de très grande proximité, je n'ai pas constaté un seul cas de violence physique de la part des membres de l'Ashram, pas l'ébauche d'un procès — et même le tantrisme ne semble pas être

venu à bout d'une bonne santé innée puisque, à 83 ans aujourd'hui, Satprem a toujours bon pied bon œil.

S'agissant des droits de l'Agenda, qui appartiennent légalement par moitié à Mère (en tant qu'interviewée), ou à ses ayants droit, et à Satprem (en tant qu'intervieweur), il est juste de noter que ni les Trustees de Ashram ni les membres de la famille de Mère n'ont intenté la moindre action légale pour (au moins) partager les royalties avec Satprem.

## **Satprem**

Aujourd'hui, quelques vingt-cinq ans plus tard, quand je me remémore ces événements, je suis surtout frappé par ce qui constitue la substance de notre propre responsabilité dans l'éclosion et la montée en puissance du « phénomène Satprem ». Quand je dis « nous », je parle évidemment du petit groupe, dont j'ai cité quelques noms plus haut et dont je faisais partie, qui s'est élargi puis contracté au cours du temps, et qui a en quelque sorte « fait » Satprem tel qu'il existe aujourd'hui — mois après mois, année après année, comme si nous le nourrissions de notre adhésion, de notre enthousiasme à une cause que nous savions complexe, difficile et jusqu'au-boutiste.

C'est cette curieuse attirance que génère Satprem que je voudrais tenter d'explorer ici. Et comme je ne peux parler que de ce que j'ai ressenti moi-même, je vais essayer de décrire et d'analyser la nature de ce magnétisme tel qu'il a agi sur moi. C'est ce que j'appelais plus haut la « cage aux illusions ».

Pour subir le magnétisme, il faut soi-même être conducteur, « réactif » à l'aimant, sinon il n'y a pas d'effet. La force de l'aimant, c'est qu'il sait trouver en vous le pôle opposé qui réagira à son attraction.

Or, je ne connais pas d'être qui ait approché Satprem, surtout dans un but de travail en commun, sans se dire à mi-voix qu'il se rapprochait par là même de Mère et du Divin. C'est là où réside la source du magnétisme et donc de l'illusion.

Cette aspiration spirituelle, qui brille au fond de chacun de nous, est notre force et notre vrai « nous-même ». Pourtant l'histoire — y compris l'histoire récente — est jonchée de piteux exemples où l'on voit cette aspiration se fourvoyer, voire s'embourber, dans des expériences souvent grotesques et parfois même catastrophiques, d'où elle ressort mutilée ou étouffée.

Mais avec Satprem rien de tout cela ne peut arriver. L'Agenda fourmille des éloges de Mère à son égard. N'est-il pas pratiquement le seul à comprendre la nouveauté physique, corporelle de l'expérience de Mère ? Bien sûr, l'Agenda fourmille également des interrogations et des doutes de Satprem, mais cela nous le rend encore plus proche — un frère humain auquel nous pouvons plus facilement encore nous identifier. Il existe — il faut le noter — certaines conversations de l'Agenda qui ne verront jamais le jour et resteront étroitement scellées sous plastique, ce que Satprem appellera des « Agendas personnels » : sans doute des commentaires et appréciations beaucoup plus vives de Mère à son égard qu'il estimait en dehors du cadre de l'Agenda. Mais au fond Satprem n'a jamais

prétendu être un petit saint ; au contraire, c'est sa part d'humanité « normale », alliée à une volonté affichée de dépasser l'humain, qui a toujours constitué l'originalité de sa personnalité et de l'attraction qu'il exerce autour de lui.

Donc, cet homme qui a passé toutes ces années dans l'intense creuset de Mère, à écouter son cheminement dans l'après-demain de l'homme, ne peut être qu'un mentor parfait, plein de délicatesse et de compréhension pour les jeunes êtres autour qui voient en lui à la fois un frère et un exemple...

Eh bien il n'en est rien. Des dehors parfaits de cordialité et d'hospitalité ne suffisent pas à cacher au nouvel arrivant l'examen de passage qui est en cours : le test d'une adhésion exclusive et absolue. Dans un éclair, il pressent qu'un engagement personnel sans équivoque est indispensable et impératif pour aller plus avant dans cette nouvelle relation, qu'il doit payer de sa personne avec des deniers de fidélité et d'allégeance, un peu comme on le fait pour entrer dans certains ordres.

Sans mot, dans une sorte d'évidence, un choix clair se présente à lui : « Voici l'Aventure qui frappe à ta porte. Ouvre cette porte dans une totale et absolue adhésion qui renonce à la petitesse de la raison raisonneuse, et peut-être raisonnable, à la critique à bon marché. Si tu ne peux ou ne veux renoncer à ton petit toi-même et t'ouvrir à cette plus grande dimension qui s'offre, alors passe ton chemin — mais sache que tu renonces peut-être par là même à l'unique chance que tu avais de faire de ta vie autre chose que cette vague forme grise que les hommes appellent existence. »

Tels étaient les mots, dans leur transcription d'aujourd'hui, que j'ai perçus il y a plus de trente ans, au tout début de ma relation avec Satprem. C'était comme un souffle à peine distinct, à peine défini, dont l'enjeu même m'était inconnu. Mais ce souffle était là, bien réel, et entièrement déterminant pour l'avenir.

Dans le même temps où je percevais ce « choix » qui m'était donné, je sentais également toute l'épaisseur vaguement sulfureuse du monde qui s'offrait à moi. Je rentrais de plain pied dans la controverse, voire le scandale ; j'allais à contre courant de tout ce qui était établi et reconnu. J'étais sommé de fouler aux pieds une collectivité d'aînés — l'Ashram — à laquelle Sri Aurobindo et Mère avaient consacré la meilleure partie de leur vie et de leurs efforts — au nom d'une Vérité « supérieure » que je devais absorber sans comprendre et sans piper mot.

A ma place, d'autres auraient peut-être hésité, protesté, mais — et c'est là que le vital humain enfantin entre dans la danse — tous ces obstacles et ces négations m'apparaissaient, au contraire, comme la preuve irréfutable que j'étais bien dans la vraie aventure, celle qui fait table rase des ennuyeuses neutralités pour s'engager sur les chemins rugueux et parsemés d'embûches. Je confondais aventure et controverse, la bataille avec soi-même et la bataille avec les autres. Et puis tous ces ennemis, réels ou présumés, faisaient décidément très sérieux dans le tableau ; ils rendaient l'enjeu d'autant plus alléchant, crédible et véridique.

De fait, l'enthousiasme suivi de retournements spectaculaires sont le propre du vital humain. Ma vie s'écoulait comme un long fleuve tranquille, et peut-être

trop terne, et voilà qu'en quelques instants une frénésie interne s'empare de moi ; je me sens basculer dans un monde que je n'avais même pas entrevu l'instant d'avant, et qui m'enjoint de remettre en cause mes façons de sentir et de penser. C'est évidemment le signe qu'une grande force a pénétré en moi et m'entraîne. Alors que le régime du mental est fait de réflexions, d'atermoiements, voire d'hésitations, et que le temps est un facteur prépondérant dans le processus par lequel il arrive à ses conclusions, le temps vital est quasiment instantané et donc empreint de tous les risques et aléas que cette brusquerie comporte.

Et puis cet « enthousiasme » vital me cachait les contradictions inhérentes à ma nouvelle adhésion. Il m'empêchait de voir l'étroitesse manichéenne du monde dans lequel j'étais entré. Sans sourciller, je m'apprêtais à dérouler un cortège de sourds ressentiments à l'égard de tout ce qui n'était pas ma nouvelle religion, tout en me réclamant de l'universalité de la vision de Sri Aurobindo qui embrasse tout dans sa compréhension. En deux temps trois mouvements, j'étais devenu un petit jihadiste bon teint : la source des problèmes était à chercher (et à trouver) chez autrui, à l'extérieur de moi-même. Moi, je restais intouchable dans le cocon de mes certitudes supérieures.

En fin de compte, les quelques objections qu'aurait pu soulever un mental plus adulte et réfléchi allaient être complètement balayées, anéanties par une autre illusion vitale : les promesses et potentialités spirituelles que recélait ma nouvelle situation. N'était-ce pas, en effet, une occasion rêvée de se rapprocher du vrai Travail terrestre de Mère et Sri Aurobindo, avec tous les espoirs d'accomplissements personnels que cela comportait ? L'espoir, enfin, de dépasser l'anonymat de l'aspirant-tout-venant pour entrer dans le cercle magique des Elus...

Devant ce Graal inespéré, quel vital humain ferait la fine bouche ? Quel vital serait assez pur, assez mature, pour prendre le recul nécessaire et s'accorder le temps de la réflexion ?

Mais il y a mieux encore dans ce piège vital — ou pire, selon le point de vue auquel on se place. Maintenant que la cage s'est refermée sur moi, avec mon plein consentement et ma pleine participation, maintenant qu'elle me possède bel et bien, par une pirouette psychologique dont seul le vital a le secret, je renverse les termes du contrat et prétends moi-même en prendre possession. Afin de m'occulter à moi-même la lâcheté et la servilité de ma condition, j'intègre et fais mienne la source de mon emprisonnement, que je vais désormais défendre mordicus contre tous ceux qui voudraient le mettre en cause de quelque façon que ce soit. Non seulement je suis prêt à donner ma vie au service de « ma » cause — et ceci englobe peut-être un sens physique — mais encore je m'insurge contre tous ceux qui émettent des doutes ou des objections voilés sur ses fondements, c'est-à-dire sur Satprem lui-même.

Au début de la publication de l'Agenda à Paris, lorsqu'un célèbre critique littéraire français, André B., qui avait fait l'éloge des livres de Satprem dans la presse parisienne, me fit part de son « profond désarroi » devant certains commentaires prolixes de Satprem sur la « noirceur et l'horreur du monde », dans lesquels il voyait surtout un accès paranoïde, je m'empressai de prendre ma plus belle plume pour lui prodiguer un réconfort et une dénégation « éclairée », basée

sur ma profonde connaissance de Satprem, etc. — alors qu’au fond j’étais parfaitement choqué que quelqu’un « d’intelligent » puisse mettre Satprem en question.

Si je porte maintenant ma pensée vers les deux rencontres « révolutionnaires » de ma vie — la première avec Mère, la seconde avec Satprem — une distinction encore plus flagrante apparaît. Passé l’abasourdissement des quelques premières secondes en présence de Mère et sous son regard, puis l’espèce d’état stupéfié qui a suivi pendant plusieurs jours, je vois bien maintenant que cette première rencontre aurait tout à fait pu déboucher sur rien d’autre que cette stupéfaction. En d’autres termes, il me revenait à MOI d’en faire quelque chose d’autre, pour la bonne raison que rien ne m’était demandé directement ; « on » n’attendait rien de moi, aucune promesse, aucun engagement direct ou indirect d’aucune sorte. Plus exactement, la « demande » et « l’exigence » émanerait de moi-même, de mes profondeurs à moi, ou ne serait pas. Je n’étais pas face à un « contexte » ou à des « contingences externes » ; j’étais seulement face à moi-même.

Dans la rencontre avec Satprem, au contraire, ce n’était pas une prise de position envers moi-même qui était exigée, mais envers lui et son univers, envers ses démêlés ashramitiques, envers son passé de rébellion et de dissidence. C’était tout ce « paquet » que j’étais sommé d’épouser sur le champ — ou bien de passer mon chemin. Au fond, peut-être que le vrai « mal » de Satprem, c’est qu’il conduit à renoncer à soi-même.

### **La tragédie**

J’étais désormais un adhérent complet et complètement convaincu. Partout où j’allais, je portais mon petit bréviaire intérieur, qui comportait l’indispensable chapitre selon lequel la rébellion de Satprem faisait partie intégrante de l’œuvre de Sri Aurobindo — et en était même un élément essentiel, voire indispensable. Sa rébellion ouverte, sa dissidence avérée devaient être les signes d’une différence plus profonde, plus intérieure, d’où surgirait une autre façon de vivre sur la terre, un autre mode de fonctionnement : un exemple de l’Etre que Sri Aurobindo appelait de ses vœux.

Une fois encore, je confondais la loi essentielle des choses avec leur manifestation d’un moment. Il me semblait aller de soi qu’une attitude de critique éclairée mais absolue et inflexible à l’égard du monde était la clef, ou en tout cas une condition fondamentale, de la transformation. Et la conscience de Satprem était pour moi le creuset idéal pour cette éclosion à venir car elle alliait au plus haut point le raffinement de l’intelligence critique à l’irréductibilité. En lui, toute la tâche humaine semblait accomplie, la boucle bouclée, et il suffirait d’une pichenette pour l’envoyer de l’autre côté...

Je n’avais sans doute pas assez médité, ou peut-être pas compris, ce que Mère essayait de lui dire dans une conversation de l’Agenda du 21 décembre 1963 :

« A part Sri Aurobindo, je n’ai jamais rencontré et eu autour de moi que des gens pas satisfaits... ou des révoltés, ou des gens terriblement amers contre la vie

telle qu'elle est... J'ai vu que cette attitude ou cette manière de sentir est comme une forteresse pour ce qui s'oppose à la transformation. J'avais noté deux constatations ce matin avec l'idée de te les lire. Très clairement, il m'a été dit que ce sens de discernement très aigu qui s'aperçoit de tout ce qui est contraire à la Vérité divine, il est très bon de l'avoir, ne pas être déçu ni trompé (ni de se tromper soi-même surtout), mais que chaque fois que l'on insiste là-dessus, on lui donne un POUVOIR D'ÊTRE, une sorte de pouvoir qui augmente ou qui perpétue son existence... J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui pousse pour supprimer de ma conscience active ce discernement si aigu, si impératif,... et que la conscience active voie d'une façon constante et presque exclusive seulement CE QUI DOIT ÊTRE. »

Tout au long de l'Agenda, Satprem se plaindra de cette « forteresse » irréductible qu'il sent en lui : « On a l'impression d'une puissance en soi qui n'écoute rien, sur laquelle on n'a pas prise, qui se moque de tout, qui est simplement orientée dans le sens destructeur... » Patiemment, inlassablement, Mère ramenait devant lui la conscience droite : « Ça ne peut pas sortir du monde. Il faut que ce soit à l'endroit où ce sera FORCEMENT transformé, nécessairement transformé... Si nous pouvions être comme un phare du Divin qui brillerait constamment et que rien ne pouvait voiler — c'est le seul moyen... C'est l'extrême divin qui pourra transformer l'extrême obscur. » (17/3/1971) « Il faut le rejeter de la nature. N'est-ce pas, c'est quelque chose qui doit de vie en vie se transformer — il faut que ce soit en dehors de ta personnalité. C'est ce qui, dans le passé, doit disparaître, et qui s'accroche désespérément. » (2/6/71) « J'avais vu ça, je l'ai vu ; j'ai essayé de l'enlever, je n'ai pas réussi. » (9/6/71)

Cette forteresse rebelle, cette « puissance en soi qui n'écoute rien » vaut la peine que l'on s'y arrête quelque peu, car c'est peut-être elle qui constitue l'un des plus grands attraits du caractère de Satprem dans sa relation au monde et aux autres. Par son talent avec les mots et la langue française, il a réussi le tour de passe-passe de transformer une tendance lourde et nuisible de son caractère en un objet de fascination et de séduction. Même en dehors du petit cercle de fidèles dont je faisais partie, on ne compte plus les louanges et les témoignages d'admiration qu'il a reçus sur le mode : « Satprem l'Admirable Rebelle », « Satprem et la Poésie de la Dissidence » etc. Et il n'est que de se rappeler comment lui-même a nommé un récent recueil de lettres — *Lettres d'un insoumis* — pour voir à quel point il se prêtait et continue de se prêter au jeu. Un jeu qui est avant tout une inépuisable source de fascination pour autrui, mais qui reste tout de même assez incompatible avec ce que tentait de lui dire Mère dans cette conversation de 1971. Le cabotinage n'est pas loin.

Ce mouvement de va-et-vient de la conscience entre les deux pôles tragiques du « Rebelle irréductible » et de « l'Amant du Divin » a sans aucun doute été une cause de grande difficulté intérieure au cours de ces années — une sorte de déchirement entre deux positions irréconciliables : « Ma seule force est de ne pas me révolter, ma seule force est de croire en la Grâce envers et contre tout. Je crois que j'ai trop de chagrin dans mon cœur pour me révolter contre qui que ce soit. Il me semble que j'ai une sorte de grande pitié pour le monde. » (10/7/59) Et c'est de cette contradiction fondamentale dont Mère a tenté pendant plus de dix ans de le faire sortir : «... quelquefois il faut un grand courage, quelquefois il faut

une grande endurance, quelquefois il suffit d'un... amour véritable, quelquefois, oh ! s'il y a la foi, une chose, une toute petite chose suffit, et... tout peut être balayé. Je l'ai fait souvent ; il y a des fois où j'ai échoué... Mais parce que c'est un karma, il faut, il faut FAIRE quelque chose soi-même. Le karma, c'est la construction de l'ego ; il FAUT que l'ego fasse quelque chose, on ne peut pas tout faire pour lui... ce que j'ai vu pour toi, c'était cela, que la cristallisation de ce karma, cela s'est produit dans une vie de l'Inde où tu as été mis en présence de la possibilité de la libération et... » (22/11/58)

La tragédie du suicide de Patrice ainsi que certains événements récents du même ordre laissent à penser que « l'Amant » n'a toujours pas pris le pas sur le « Rebelle ».

Mais ce jeu l'a aussi beaucoup servi dans ses rapports avec les autres, car il n'y a rien de plus fascinant pour la conscience humaine actuelle que les contradictions et les déchirements. N'est-ce pas Jean Anouilh qui disait : « C'est reposant la tragédie, parce qu'on sait qu'il n'y a plus d'espoir... et qu'on n'a plus qu'à crier — à gueuler à pleine voix ce qu'on n'avait jamais dit. » La rébellion est un fonds de commerce comme un autre, sans lequel on est condamné à l'anonymat et à l'effort intérieur solitaire. Mais en fin de compte, même l'exemplarité du Rebelle s'épuise et tombe en désuétude devant la nécessité absolue pour chacun d'être « Autre Chose » dans un monde où tout est pareil et tout se ressemble. Et les vieux dinosaures eux-mêmes s'épuisent à donner leurs coups de gueule dans un monde qui n'est déjà plus le leur.

Il est bien possible que ce sens du tragique ait été aussi un puissant ferment de création dans la vie de Satprem. L'impossibilité même d'avancer crée souvent les moyens de vaincre l'obstacle. C'est le sens du yoga. Mais une limite périlleuse est franchie lorsqu'une recherche systématique des circonstances tragiques — ou même carrément leur invention pure et simple en imagination — veut substituer au déroulement de notre destinée divine nos obscures velléités d'un moment. La terrible phrase d'Antonin Artaud (« La tragédie sur scène n'est pas assez, je veux l'amener dans ma vie. ») fait mesurer les sinistres extrémités auxquels peut parfois se livrer l'esprit humain. Et la même note est perceptible dans : « L'ivresse, c'est le dérèglement de tous les sens » d'Arthur Rimbaud.

Je ne prétends pas ici apporter des explications ou des réponses définitives sur les rouages intimes du caractère de Satprem. J'essaye simplement de dire ce que j'ai ressenti moi-même à son contact et comment je le vois aujourd'hui. Seul le Divin peut comprendre la vraie raison de cette bipolarisation en lui, la nécessité de cette double attraction pour la Lumière d'une part et l'absolue négation de l'autre — et pourquoi, encore aujourd'hui, sa vie chevauche-t-elle éperdument ces deux frères ennemis. Il y a là un mystère que Mère comprendrait sans doute, mais dont Elle n'est pas parvenue à le guérir. « C'est peut-être une habitude de révolte intérieure — tu n'es pas un révolté de nature ? » demandait-elle en 1963.

Je voudrais clore ce sujet par une citation de Sri Aurobindo : « The work I have to do for myself or for the world or for you or others can only be achieved if I have love for all and faith for all and go firmly on till it is done. » [Le travail que j'ai à faire pour moi-même ou pour le monde ou pour vous ou d'autres ne peut

s'accomplir que *si j'ai de l'amour pour tout et la foi en tout*, et que je continue sans relâche jusqu'à ce qu'il soit accompli.] C'est moi qui souligne en italiques. Cette petite phrase de Sri Aurobindo, qui passe presque inaperçue au sein de lettres datant de 1934 à son disciple Dilip Kumar Roy, met en lumière l'abîme de conscience entre lui et Satprem.

Voilà un homme (Satprem) qui a passé le plus clair de sa vie au contact de la pensée de Sri Aurobindo ; il lui a consacré des livres, des milliers de mots pour explorer, identifier, expliquer, louer une œuvre, une façon d'amener au monde une autre conscience, les semences d'un autre Avenir ; pendant presque vingt ans au contact bihebdomadaire de Mère, comme confident de son Agenda, il a baigné dans ce Positif absolu qu'Elle amenait dans les 30 m<sup>2</sup> de sa chambre ; il a vu tous ses combats pour rétablir la Vibration droite partout, dans tout — et pourtant à aucun moment de tous ces mots, à aucune seconde de cette vie absorbée, concentrée et consacrée à un unique objet, on ne sent le simple « amour de tout et la foi en tout » de Sri Aurobindo. La note dominante, c'est sempiternellement : « La révolte de la terre » et « La tragédie de la terre ».

C'est la tragédie de Satprem.

## L'Amérique

Ma propre petite tragédie n'allait pas tarder à éclater — comme une conséquence de mon aveuglement. Non seulement je ne voyais pas les contradictions qui me crevaient les yeux, mais j'étais pleinement sous l'emprise de la force de séduction qui émanait d'elles. L'attitude bipolaire de Satprem était infiniment plus attrayante pour l'enfant que j'étais que la difficile adhésion à un Positif Absolu qui brillerait sans ombre aucune... Mère était la référence absolue et indubitable mais le chemin pour l'atteindre devait passer par toutes les chicanes des méandres satprémiens. Avec une obstination bornée et puérile, je me détournais moi-même de la ligne droite et directe au profit d'un pis-aller, d'un séduisant à-peu-près qui possédait tous les attraits, toutes les lettres de créances nécessaires mais qui, en fait, faisait rempart entre moi et la pleine Lumière en me permettant de reporter à demain mon propre face-à-face avec « ça ».

Au fond, c'est peut-être là que réside la plus grande difficulté liée au commerce avec une personnalité telle que Satprem. Cela nous prive du seul espoir que nous avons de nous confronter *directement* avec nous-mêmes, nus et purs dans le vent du Divin. L'attrance même que nous ressentons pour ce « Grand Frère en avant » est synonyme de détournement. L'espoir que nous mettons en lui est la corruption de notre propre espoir. Par lâcheté ou paresse, nous nous déchargeons sur un autre de la besogne que nous seuls pouvons accomplir, et qui passe par un nécessaire et solitaire face-à-face avec le Divin.

De fait, j'ai pu constater que la relation avec Satprem n'est anodine pour personne. Elle n'est pas de celles que l'on met dans sa poche comme un beau caillou et que l'on sort de temps en temps pour le contempler et le sentir dans sa main. Une fois le premier contact établi (qui peut même être un contact à distance, à travers les mots d'un livre), une fois que la « magie » s'installe et qu'un certain courant passe, c'est comme si un petit être indépendant commençait sa vie

propre en vous — et cette vie prend souvent le caractère de l'obsession. Je connais des êtres qui ont fait le voyage des Nilgiri, sans invitation, dans le seul but d'entrevoir Satprem au détour d'un chemin ; d'autres ont longuement quémanté un signe de lui, un regard, une lettre, un mot d'assentiment ou de reconnaissance. Aujourd'hui encore, je sais que beaucoup vivent jour après jour l'enfer de la contradiction « pour-ou-contre Satprem » ; ils sont éperdument à mettre sur les plateaux de leur balance intérieure les qualités et les défauts d'une personnalité qui ne cesse de leur échapper — au lieu de faire la seule chose sensée qui serait d'envoyer balader une fois pour toutes toutes les « personnalités », aussi envoûtantes soient-elles, et d'établir (ou de rétablir) sa propre ligne de communication directe avec « ça » qui est en dehors de toutes les personnalités et de toutes les contradictions.

Mais je serais le dernier à jeter la pierre. J'ai moi-même trop tourné dans la cage aux illusions pour blâmer quiconque de faire ou d'avoir fait la même chose. Simplement, il ne faudrait pas qu'une expérience temporaire, et peut-être nécessaire pour un temps, devienne un mode de vie à jamais incrusté — une prison. Encore une fois, tout le monde n'a pas eu ma chance et la mort de Patrice (entre autre) est là pour nous rappeler que l'on ne peut impunément minimiser ou dénier le pouvoir de certaines forces.

\* \* \*

Vers la fin de l'année 1979, alors que nous nous promenions parmi les belles lignes vertes et rectilignes des champs de thé, Satprem se tourna vers moi et commença à parler de la nécessité de publier l'Agenda en langue anglaise et surtout de le répandre aux Etats-Unis. A cette seconde, je sentis en moi le même mouvement qui m'avait porté vers lui quelques années plus tôt. Je sus instantanément que je devais me proposer sur le champ pour cette « mission », relever ce nouveau défi, comme si ce faisant j'irais vers une nouvelle étape dans l'aventure avec moi-même — et j'avais parfaitement raison, bien que je ne susse pas ce qui m'attendait...

Après avoir reçu son chaleureux accord, je me sentais investi par lui de cette nouvelle responsabilité en parfaite continuité avec tout ce que je vivais depuis quelques années déjà — c'est-à-dire au-dessus des préférences et des appréhensions personnelles, au-dessus de « moi », le cœur léger. Des années plus tard, après que le charme fût rompu entre nous, il me fit d'amères reproches quand je tentais de dire qu'« il » m'avait envoyé en Amérique, m'accusant de ne pas faire face à mes responsabilités et à ce qui avait clairement été une décision émanant de moi seul. Mais c'était le temps de la mésentente où les compréhensions intérieures et les rêves sont remplacés par des inventaires comptables.

Toujours est-il qu'il fut très rapidement décidé que je m'embarquerais aussitôt que possible pour New York dans le but de trouver un éditeur américain pour les treize volumes de l'Agenda, dont le premier volume était déjà traduit en anglais. Je quittais les Nilgiri par un jour d'orage, les routes noyées sous les eaux, laissant sans le savoir derrière moi une partie de moi-même — mi-rêve mi-inconscience — que je ne retrouverais plus jamais.

Arrivé à New York en janvier 1980, j'y retrouvais mon ami américain Roger, qui avait longuement travaillé aux traductions anglaises des livres de Satprem, et ensemble nous commençâmes d'arpenter les avenues glaciales de New York à la recherche du futur éditeur de L'Agenda. Hélas, tous les éditeurs visités paniquaient à l'idée de publier plus de 6000 pages d'un auteur quasiment inconnu sur un sujet — la transformation physique — si incommensurable. Et puis cette année-là, l'Inde avait passé de mode — tant pis pour nous ! L'évidence s'imposait: personne en Amérique n'était prêt à courir une telle aventure ni à prendre de tels risques financiers. Pour que l'Agenda voie le jour sur le sol américain, il fallait donc que nous le publiions nous-mêmes, par nos propres moyens et avec nos propres ressources.

Dans cette grande ville à l'énergie si fantastique, l'homme se sent comme un minuscule point au sein d'une activité créatrice qui ne s'arrête ni la nuit ni le jour. Ce n'est pas le rythme de l'évidence intérieure de l'Inde ni l'intimité complice et naturelle de la dimension européenne. Je me sentais complètement dépassé et fort impressionné par l'ampleur de la tâche qui m'échoyait sans crier gare. Mais une grâce devait veiller car, miraculeusement, l'horizon s'ouvrit dans un sourire. Et ce sourire, c'était Susie.

Résidente de New York, amie de longue date d'amis français de Satprem, elle semblait avoir toujours été là, de l'autre côté de l'océan, peut-être en attente de quelque chose... Elle comprit très vite l'enjeu et l'espèce de défi qu'il y avait à diffuser cet Agenda dans ce « Nouveau Monde », si ouvert aux expériences nouvelles, mais aussi si féroce et matérialiste. Et c'est grâce à sa détermination et à l'aide matérielle de sa famille que le vrai travail put commencer, que les premiers volumes de l'Agenda purent voir le jour en Amérique. Nous nous mariâmes au *New York City Hall* et décidâmes d'aller nous installer à Long Island, à bonne distance de la pile atomique que représente Manhattan !

C'est ainsi que, au beau milieu des champs de pommes de terre de Long Island, à quelques encablures de l'océan, l'Agenda de Mère en anglais naquit et prit son essor. Le garage de notre maison ne suffisait plus à contenir les boîtes de livres qui s'amoncelaient et débordaient jusque dans la cave. Nous étions devenus officiellement *The Institute for Evolutionary Research*, une *Not-for-profit Corporation*, dûment enregistrée dans l'Etat de New York et qui fonctionnait comme *Small Press Publisher*, pratique courante aux Etats-Unis qui permet à une foule d'auteurs au départ inconnus de diffuser et de vendre leurs œuvres grâce à tout un réseau de distribution parallèle.

Un unique ordinateur (l'un des tout premiers PC) nous tenait lieu de système de comptabilité, de gestionnaire des clients et des envois de livres. Nous faisons tout nous-mêmes, depuis le traitement des manuscrits, qui partaient ensuite à l'imprimeur, jusqu'à la distribution aux librairies et les expéditions aux particuliers. J'étais surtout occupé à la traduction en langue anglaise — qui n'était pas ma langue natale ! Alors que l'Agenda était la plupart du temps traduit en Inde, par d'autres volontaires sous la direction de Satprem, j'avais pris en charge la traduction de ses propres livres, car leur publication aux côtés de l'Agenda me semblait être la meilleure introduction possible aux propos de Mère.

Entre 1980 et 1992, c'est ainsi dix volumes de l'Agenda et huit titres de Satprem qui passeront très littéralement entre nos mains, depuis leur conception mot à mot, jusqu'à tous ces paquets de livres dont Susie chargeait régulièrement notre voiture pour les livrer au petit bureau de poste du village voisin, d'où ils partaient aux quatre coins de l'Amérique et même à l'étranger... On n'imagine pas ce que peut représenter quelques 50.000 volumes empilés dans des espaces de fortune, sans main-d'œuvre ou appareil de levage pour les manipuler, et les acrobaties pour garnir les boîtes, les étiqueter, les scotcher... Fallait-il que le rêve nous tienne bien à la peau pour nous prêter à telle gymnastique jour après jour pendant des années !

### **Le marteau pilon**

Bien entendu, nous avons battu le rappel de tous les disciples de Mère et Sri Aurobindo aux Etats-Unis et beaucoup nous offraient une aide précieuse, pour la préparation des manuscrits, par exemple, ou en facilitant la distribution des livres dans leur région. Pourtant, nous restions étrangement en marge des autres, comme si une règle non écrite nous forçait à l'isolement, à la différence. Je sais aujourd'hui que ce sentiment diffus d'une « différence » entre nous et les autres groupes de disciples était le fruit du même sentiment d'isolement vécu par Satprem en Inde, comme si, encore une fois, sans le savoir, nous endossions ses propres sentiments pour tout ce qui, de près ou de loin, était connecté à l'Ashram de Pondichéry.

Toute sa vie l'avait placé à l'écart des autres, depuis les fuites en forêt amazonienne ou dans l'Himalaya, jusqu'à l'Ashram, au sein duquel il n'avait jamais pu se lier d'amitié avec quiconque, à part Sujata, qui deviendra sa compagne. En Mère, il avait trouvé la Révolte universelle et avait, pour un temps, assagi sa propre révolte à l'ombre de la sienne. Mais la révolte de Mère embrassait sans aucune contradiction « l'amour de tout et la foi en tout », alors que celle de Satprem se retournait indéfiniment sur elle-même. C'est cet obstacle infranchissable, dont Mère avait vainement essayé de le guérir (comme il a déjà été fait mention plus haut), qui a immédiatement resurgi en lui après le départ de Mère, et qui a fini par avoir raison de ses meilleures intentions.

Les circonstances du départ de Mère ainsi que son expulsion de l'Ashram (auquel il prétendit n'attacher aucune importance) étaient venues enfoncer un dernier clou et une dernière justification dans le bois dur de ses certitudes de rejet. Et c'est évidemment ce sentiment intérieur d'isolement qui l'avait conduit à créer autour de lui ce petit groupe de « frères », pour tenter de combler son isolement et de repousser les murs de l'enfermement et de la solitude. Et puis il y avait ce merveilleux instrument de l'Agenda et une Haute Mission à accomplir, à la lumière de laquelle il pourrait dissimuler ses propres incertitudes et ses propres défaillances. « La vérité est toujours schismatique, » me disait-il un jour, comme pour se rassurer lui-même.

Ainsi donc, comme un seul homme, le petit groupe de « frères » emboîtait le pas du « schisme Satpremier » et courait la campagne d'une délectable paranoïa envers tout ce qui était en dehors du cercle magique. Il n'y avait vraiment qu'un plancher sûr après celui des vaches, et c'était celui de la fraternité énoncée par

Satprem ; le reste du monde était suspect et miné. Les jihadistes n'ont rien inventé. Peut-être y avait-il là aussi un moyen de « resserrer » le groupe autour de sa personne afin de maintenir une force de cohésion et d'empêcher une dilution dans l'environnement mièvre de habitudes spirituelles : on se sent d'autant plus fort et uni que tout à l'extérieur semble hostile et porteur de menaces. Mes propres problèmes avec Satprem verront d'ailleurs leur apogée lorsqu'une vraie sympathie pour l'Amérique commença de poindre en moi et que je me mêlais sans retenue aux Américains « ordinaires », et en particulier aux disciples de Sri Aurobindo. Bien que ce mouvement d'expansion et d'empathie me semble aller de soi lorsqu'on se réfère sans cesse à l'universalité de Sri Aurobindo pour fonder sa vie, il était probablement perçu par Satprem comme une première trahison à son dogme privé du retranchement.

Pour un temps, notre maison de Long Island abrita aussi la malheureuse Keya, que Satprem avait envoyée depuis les Nilgiri pour aider à la préparation des manuscrits en anglais. Elle avait, à elle seule, tapé et mis en page avec une dextérité et une précision époustouflantes les 6000 pages de l'Agenda pour l'impression en français. Arrachée à sa routine auprès de Satprem, elle ne parvint jamais à s'habituer à cette nouvelle vie américaine et commença de sombrer dans la dépression. Mais emportés dans l'élan de notre activité quotidienne, nous ne sûmes pas voir ses signes de détresse, et quand nous nous aperçûmes de son véritable état, il était déjà trop tard. Rapatriée d'urgence en Inde, définitivement coupée de Satprem, elle vivra quelques années à Auroville, puis refusera de s'alimenter et s'éteindra en juin 1995, à l'âge de cinquante et un ans.

Il y avait là un premier signe et un premier coup de glas, mais nous étions tous si occupés à des tâches autrement plus importantes qu'il ne pouvait être question de s'arrêter à Keya. Il était plus facile de lui attacher l'étiquette : « Trop Entichée de Satprem » et de reléguer son cas avec ces gens qui n'ont pas les pieds sur terre et prennent leurs rêves pour la réalité. Bien entendu, nous étions TOUS dans ce même bateau de l'illusion, mais nous ne le savions pas encore. Keya était simplement le premier drame intérieur d'une longue liste.

Fin 1981, les treize volumes de l'Agenda en français étaient publiés et disponibles en librairie. En moins de quatre années, dans une sorte de course contre la montre, Satprem avait révisé et préparé quelques 6000 pages de manuscrit. Dans le treizième volume notamment, il avait longuement expliqué les circonstances du départ de Mère tel qu'il l'avait vécu, mentionnant en particulier l'usage que, durant les derniers jours de sa vie, les « gardiens » de Mère avait fait sur elle d'un puissant sédatif, un neuroleptique utilisé pour « gérer » les accès d'humeur des patients psychiatriques. C'est avec un soulagement évident que Satprem voyait ainsi sa mission et sa promesse intérieure accomplies. Mais en même temps se dressait le mur d'une pressante question : quoi faire maintenant ? A quoi occuper les vingt-quatre heures d'une journée lorsque la tension qui vous a fait vivre depuis si longtemps a disparu ? Les traductions de l'Agenda en d'autres langues, dont certaines étaient déjà en chantier, allaient suivre leur cours presque automatiquement et prendraient plusieurs années pour se réaliser. Mais il fallait maintenant trouver une autre activité, un autre but immédiat.

La difficulté à laquelle il était confronté était en fait celle de se retrouver

seul face-à-face avec lui-même. Mère n'était plus là pour indiquer le chemin, ni physiquement par une indication tangible, ni même par delà la tombe par l'évidence d'une action qui s'impose, comme avait pu l'être la publication de l'Agenda. Il fallait maintenant inventer un avenir tout neuf, mais qui soit tout de même en cohérence avec le chemin jalonné par Mère.

Une première indication lui vint par une « vision » qu'il eut d'une « île idéale », suffisamment à l'abri du monde extérieur, sur laquelle un tout petit groupe d'êtres humains tenteraient de concentrer l'intensité de leur aspiration afin de marcher peut-être plus concrètement sur les pas de Mère — une sorte de petit noyau de l'évolution. En février 1982, Satprem et Sujata quittèrent donc ensemble l'Inde pour une grande tournée dans le Pacifique à la recherche de « l'île de Mère ». Plus d'un mois plus tard, épuisés, déçus et passablement amers, ils devaient se rendre à l'évidence : il n'existait nulle part d'île qui puisse convenir à un tel projet, aucune île où faire de l'évolution accélérée — comme l'avait d'ailleurs peut-être conclu Sri Aurobindo, soixante-dix ans plus tôt, en choisissant de s'installer à Pondichéry, au milieu du monde, et en refusant à plusieurs reprises d'en bouger.

La tentative suivante peut, à la réflexion, paraître quelque peu étrange également. Il s'agissait de retrouver un mantra qu'il avait connu, bien des années auparavant, lorsqu'il parcourait les routes de l'Inde en habit de Sannyasin, et qui lui avait semblé, à l'époque, posséder des propriétés capables de pénétrer dans le corps et d'entamer la carapace de nos habitudes corporelles. Il espérait ainsi pouvoir rejoindre l'expérience corporelle de Mère. Il se mit alors en quête du mantra qu'il finit par retrouver dans l'Himalaya. Mais là encore, il dû se rendre à l'évidence : ce mantra retrouvé le mettait en contact avec tout un monde de la tradition occulte de l'Inde qui n'avait rien à voir avec l'expérience de Mère et son procédé de descente dans le corps. Il est curieux de voir Satprem tenter d'emprunter ces deux directions, si étrangères au chemin de Mère, lui qui plus que quiconque avait suivi, étudié, décrit tous les pas de Mère dans sa Trilogie puis dans l'Agenda. Toujours est-il qu'il était à nouveau au point zéro, à nouveau dans l'Inde, à nouveau seul face-à-face avec lui-même.

Et c'est à ce tournant qu'un certain processus a commencé en lui qui l'a rendu si radicalement autre, si étranger à ce qu'il était auparavant, que tout a explosé autour de lui — et continue d'exploser.

Il n'est pas facile de décrire ce processus, et même certainement impossible. Pourtant, je crois bien que c'est à moi qu'il a écrit les premières lettres qui tentaient de décrire ce qu'il vivait. J'avoue que j'étais très touché de lire ces lettres. Elles décrivaient cette nouvelle concentration plus intense qui s'emparait de son corps, cette nouvelle force beaucoup plus pesante qui descendait en lui (le « marteau-pilon »), puis cette espèce d'ascension du corps vers un « là haut » comme un soleil bleu où tout s'arrêtait dans une Evidence pleine. Et c'était « Ça ».

Jour après jour, il se plongeait dans cette expérience. Et bientôt il commença de nommer cette force la force Supramentale, selon la terminologie de Sri Aurobindo. Il était évident que, peu à peu, il entrait dans une autre conscience,

une autre façon d'appréhender et de voir le monde.

Pour ma part, ayant lu les rares propos que Sri Aurobindo avait laissé sur le fonctionnement du Supramental, je n'arrivais pas vraiment à « cadrer » ce qu'il en disait dans des lettres à certains disciples avec les descriptions de Satprem, qui, elles, prenaient toujours le parti de la Force, du « marteau pilon », alors que Sri Aurobindo en parlait plutôt comme d'un Pouvoir de Vérité qui n'a plus besoin de lutter, de se confronter à la nature ignorante des choses pour s'imposer, car la constitution même du déterminisme a changé — une réalisation sans effort car les « contraires » ont cessé d'être nécessaires.

Mais, à l'époque, non seulement je ne mettais pas une seconde en doute les conclusions de Satprem quant à la condition dans laquelle il se trouvait, mais j'étais émerveillé à l'idée que cette condition Supramentale puisse se faire jour ainsi, tout simplement et naturellement, dans un autre homme après Sri Aurobindo et Mère. C'était le rêve réalisé, ici, sur deux jambes en chair et en os, le clin d'œil de l'évolution que Sri Aurobindo et Mère avaient tant appelé de leurs vœux et de leur prières. Et puis la conclusion logique de la longue préparation que Satprem avait vécu auprès de Mère, une sorte de justification a posteriori de tout ce qui faisait de lui le candidat idéal et prédestiné de cette Conscience — un parfait dénouement des choses.

Nous voulions tant croire au Miracle dans et à travers Satprem !

Très vite, Satprem a souhaité couper toutes relations avec le monde. Il ne désirait plus recevoir ou répondre aux lettres, écrire de nouveaux livres (il changea d'avis plus tard), et entendait se consacrer exclusivement à explorer ce nouvel état dans lequel il vivait. Depuis l'Amérique, j'étais chargé de canaliser le courrier et de porter à son attention ce qui pouvait sembler important ou indispensable. L'explication fictive de son départ des Nilgiri pour « une destination inconnue » était censée servir de raison à l'arrêt brutal de ses communications avec les membres les plus anciens de notre groupe, qui devait avaler cette pilule assez grossière sans protester et accepter de lui écrire à travers moi. Naturellement, personne ne fut dupe une seule seconde, mais chacun prenait sur soi et jouait le jeu du « secret » par respect pour Satprem et ce qu'il représentait. Je jouais l'imbécile heureux en me pliant comme tout le monde à la « cause supérieure ». Satprem lui-même ne devait pas ignorer l'embarras dans lequel il mettait les uns et les autres, mais semblait s'en soucier comme d'une guigne, sa nouvelle expérience prenant le pas sur tout.

Il est impossible de savoir de quelle nature était cette nouvelle force que Satprem sentait en lui et qui transformait si manifestement son être et sa vie. Mais on peut s'interroger sur les conséquences concrètes et visibles de l'irruption de cette force en lui. Plus ça allait, et plus il semblait saisi d'impatience, presque d'intransigeance et d'irritation à l'égard de tout ce qui n'était pas ce qu'il vivait lui-même (c'est-à-dire pratiquement le monde entier !) Cette impatience grandissante l'éloignait de nous plutôt qu'elle l'en rapprochait. Il semblait avoir beaucoup de mal à contenir cette nouvelle vie et d'accepter en même temps un minimum de confrontation avec la vie d'ici-bas, ses imperfections, ses faux-pas, ses insatisfactions innées. En très peu de temps, il était devenu un glaive parfait

(et très coupant !) dans un monde imparfait ; il avait troqué ses anciennes hésitations humaines pour une foi ardente, intolérante de l'humanité que nous étions encore. Alors que, jusqu'au dernier moment, les bras de Mère étaient restés accueillants à l'humanité autour d'elle, ceux de Satprem, dans une exaspération grandissante, semblaient se refermer exclusivement sur son expérience et sur lui-même.

Le « marteau pilon » n'allait-il pas faire exploser la marmite ?

Pourtant, rien de tout cela ne remettait le moins du monde en question ma foi en Satprem et en l'espoir qu'il avait fait naître — en fait, jusqu'à la dernière minute, en 1993, je continuerai de le porter dans mon cœur, et c'est lui-même et personne d'autre qui parvint finalement à me convaincre de la teneur de l'illusion dans laquelle j'avais vécu toutes ces années.

Mais à l'époque, un autre détail m'avait surpris. Il s'agissait du « Quatorzième Agenda ». Satprem avait fait le projet de rassembler toute sa correspondance personnelle d'avant la publication de l'Agenda (du temps où il expliquait à certaines personnes susceptibles de l'aider la valeur et le sens de ce mystérieux Agenda encore inconnu) en un ou plusieurs volumes, qui constitueraient une continuation de l'Agenda proprement dit : Agenda 14, Agenda 15, etc. J'avoue avoir été choqué, dans mon for intérieur, qu'il puisse mettre sur le même plan les propos de Mère — surtout l'Agenda 13, qui n'est qu'une longue supplique haletante vers la Lumière — avec son propre combat (si vaillant fût-il) pour publier l'Agenda. Mais il changea plus tard d'avis, car ces lettres sont aujourd'hui publiées sous un autre titre.

C'est aussi vers cette époque que j'ai fait un rêve bien étonnant et surtout très inattendu.

C'était la nuit et des convives étaient réunis autour d'une longue table. Au milieu, majestueux mais très naturel, était assis Sri Aurobindo. Mère était à sa droite, souriante, et Satprem à sa gauche. Plusieurs autres personnes, que je n'ai pas reconnues, occupaient d'autres sièges autour de la table. J'étais là aussi, vers le bout de la table, observant avidement ce qui se passait au centre, vers Sri Aurobindo. Au milieu de la table, juste devant Sri Aurobindo, trônait un grand plat creux rempli d'un énorme morceau de viande rouge, genre rumsteck. Cette viande, à peine cuite, baignait même dans son sang, selon le mode de cuisson pratiqué en Europe pour la viande très tendre et de qualité. Et à mon énorme surprise, je voyais Satprem pointer du doigt la viande et inviter Sri Aurobindo à la goûter. Il a dû s'y reprendre à plusieurs fois, en insistant, car Sri Aurobindo ne semblait pas très décidé à accepter l'invitation. Mais l'insistance de Satprem finit par payer car Sri Aurobindo fit un geste et prit un petit morceau de cette viande saignante.

Lorsque je racontais ce rêve à Satprem, il ne parut pas s'en étonner outre mesure. Mais que tentait-il de faire accepter à Sri Aurobindo à travers cette viande saignante ? Ses habitudes occidentales d'analyse intellectuelle des processus de vie ? Le caractère révolté et insurrectionnel de sa personnalité ? Ou bien autre chose ?

## Le malaise

Pour moi aussi, le destin avançait irrémédiablement, et j'allais sous peu rentrer dans la vraie réalité de ma situation. Fin 1983, avec Susie nous avons décidé de nous installer plus au sud, en Virginie, en partie pour échapper à la démographie galopante de la région new-yorkaise. Une grande ferme un peu délabrée au milieu des collines verdoyantes aux environs de Charlottesville nous abriterait désormais, avec nos 50.000 livres... Ce nouveau lieu convenait beaucoup mieux à nos activités de traduction et de publication et c'est de là, qu'au cours des huit années suivantes, la plupart des volumes de l'Agenda et des livres de Satprem en anglais verront le jour. Nous faisons parfois de courtes visites en Inde, qui étaient l'occasion de retrouver Satprem chez lui et de nous ressourcer. Nous étions par ailleurs en contact épistolaire fréquent, et bien souvent les télégrammes devaient suppléer au manque de communications modernes avec l'Inde. J'étais aussi très souvent au téléphone avec mon amie Micheline, qui s'occupait à Paris de coordonner les activités de l'Institut français.

Tout semblait donc s'organiser sous les plus heureux présages. Un petit groupe plus motivé et uni que jamais autour de tâches matérielles sous-tendues par une idéologie spirituelle qui avait fait ses preuves : Satprem, là-bas, bien conforme et fidèle à l'image que nous en avons, que notre superstition enfantine modelait en faisant la part belle au mystère vaguement redoutable qui entourait sa nouvelle condition de « Pionnier du Nouveau Monde ». Etait-ce nous qui avons créé cette image ou lui ? Obéissait-il sans le savoir à ce que nous attendions de lui ? Ces questions resteront à jamais sans réponse, mais ce qui est sûr, c'est que cette image n'a pas su ou pu résister au test de la réalité et du temps. Du petit groupe de fidèles de l'époque, il ne reste aujourd'hui personne, pas une seule âme qui puisse témoigner de la pérennité et de la substantialité d'une expérience qui devait être garante de l'avenir. Certains, comme moi, ont été écartés sous un prétexte ou un autre, d'autres sont morts avant l'âge — Keya, Micheline, Patrice — d'autres encore se sont détournés sans mots mais avec le cœur noué d'amertume.

J'ai donc été le premier d'une longue liste à vivre avec le noeud glacé de la désillusion au cœur. Ce froid glacial a duré des années, sans dire son nom, alors même que tout semblait normal et affable à la surface. C'est la longue épreuve où l'on sent tout mais où l'on ne sait rien encore — où l'intérieur n'a pas encore rejoint l'extérieur pour en faire un tout compréhensible.

Cette drôle de période a dû commencer vers le milieu des années 80, peut-être à l'occasion de l'écriture et de la publication de « notre » livre. Lors d'une de mes visites chez lui, Satprem m'avait en effet suggéré de l'enregistrer en train de parler de sa nouvelle expérience corporelle. Nous étions donc sortis nous promener à pied et là, au milieu des grands arbres du *Shola*, j'avais déclenché le magnétophone...

De retour aux Etats-Unis, toujours à la suggestion de Satprem, j'avais alors écrit une introduction à cette conversation afin de replacer ses propos dans le contexte du yoga de Sri Aurobindo et du chemin de Mère. Le texte final, y compris l'interview de Satprem, fut plus tard publié à Paris par Robert Laffont sous le titre « La vie sans mort ».

A mon immense surprise, l'écriture de ce livre s'était faite comme par enchantement. Moi qui n'avais jamais tenu une plume de ma vie, je voyais les mots se former sur le papier sans effort et surtout sans pensée préalable. Les phrases semblaient s'enchaîner automatiquement et je découvrais le sens et le développement des idées au fur et à mesure qu'elles apparaissaient sur la page. Le seul « effort » de ma part était de maintenir un état de paix et de réceptivité intérieur.

Pour plus de sûreté, Satprem avait décidé de relire mon texte avant de donner son accord final et de l'envoyer à l'éditeur. Et c'est à cette occasion que j'ai senti la première déchirure entre nous. Le livre se terminait par ces simples mots : « à suivre... ». Bien entendu, l'optique dans laquelle je me plaçais était celle de la continuité de cette merveilleuse expérience corporelle que Satprem vivait et qui semblait comme annuler la mort ou la rendre inutile. Dans mon esprit, une fois déclenchée, cet état ne pouvait que s'affirmer, s'amplifier, prendre la place de la vieille vie terrestre et faire table rase de toutes nos habitudes mortelles. Or, étrangement, Satprem prit mon « à suivre » comme une revendication pour d'autres entretiens, une affirmation de ma part que d'autres « interviews » auraient lieu pour donner une suite au livre. Alors que je voyais le sublime (et tentais de le dire), il ne voyait que le ridicule et le calcul personnel. On n'aurait pas pu être sur deux planètes plus différentes ! Pour bien mettre les points sur les i, il m'envoya même un petit mot sec pour me confirmer que je ne devais plus compter obtenir d'autres entretiens avec lui.

Quelle mouche l'avait piqué ? Qu'avait-il perçu en moi que je ne percevais pas moi-même ? Je n'avais ni demandé d'enregistrer ses paroles ni d'écrire ce livre. Et pourtant, en un instant je me trouvais clairement ravalé au rôle d'intrigant. Un tour de vis de plus et je sortirais imposteur... Drôle de mécanique quand même. Nous sommes peut-être là au cœur du problème.

Si j'avais eu le courage et surtout plus de confiance en moi, j'aurais sur le champ tiré ma révérence et salué la compagnie. Mais — et c'est là que le sortilège fonctionne admirablement (Patrice, m'entends-tu ?) — non seulement je me suis mièvrement et piteusement aplati devant ces insinuations dont j'étais la cible, mais j'ai commencé l'acrobatie qui consiste à s'accuser soi-même de fautes que l'on ne peut pas avoir commises. J'ai utilisé mes plus belles connaissances yogiques pour tenter de trouver dans mon ego la cause de tous ces troubles. Et comme l'ego est évanescent et insaisissable, je n'ai évidemment rien trouvé. Mais, bien entendu, il ne me serait jamais venu à l'esprit de chercher la cause dans Satprem. Lui était à jamais hors cause, hors du champ terrestre, et remettre en question le sublime en lui était un acte tout bonnement impensable — presque une hérésie.

Voilà, la « mécanique » s'était mise en marche et ne s'arrêterait plus. Quoi qu'il arrive, il faudrait aller au bout du développement dramatique — il fallait un drame pour conclure et mettre un point final à ce qui avait commencé sous des dehors si anodins. Il y avait là un processus, une « logique » absolue, dévorante, qui ne s'apaiserait qu'avec son pesant d'innocence fraîche.

Alors qu'il aurait pu facilement oblitérer d'un mot ou d'un geste cette

interprétation grossière et abusive qu'il avait eue à mon égard, il choisit de ne rien en faire et de maintenir en lui cette tête d'épingle de suspicion et d'ombrage. Avec une logique implacable, le temps se chargea ensuite d'accumuler d'autres causes matérielles de malentendus, qui allaient venir grossir cette tête d'épingle en un volcan irrésistible. J'allais vivre plusieurs années avec cette sensation diffuse d'un malaise ou d'un mal mystérieux qui s'accumulait, mais sans jamais pouvoir le saisir exactement ni y mettre un terme. Mes quelques tentatives maladroites pour « mettre les cartes sur la table » ou provoquer une explication sur le fond avec Satprem ne trouvèrent en face qu'admonestations « yogiques » ou un mur de silence. Il fallait donc se résoudre à vivre avec cette drôle de contradiction entre une activité quotidienne qui allait bon train, et avait toujours ses attraits, et une interrogation muette et grandissante qui refusait de donner son sens.

A n'importe quel moment, Satprem aurait pu, consciemment, mettre fin à ce malaise, à cette ambivalence qui s'installait invisiblement entre nous. N'était-il pas censé être « au-dessus » de ces tourbillons émotionnels, capable de saisir les choses dans un esprit et une lumière plus vastes que ces petites pesanteurs humaines qui nous condamnent sempiternellement à vivre au ras des pâquerettes ? Peut-être ne l'a-t-il pas fait parce qu'il était lui-même pris dans cette « logique dévorante », ou bien tout simplement parce qu'il n'a pas jugé utile ou nécessaire de descendre à ce niveau de conflit humain, lui qui avait maintenant émergé dans une toute autre dimension ? Mais alors si Mère non plus n'était jamais « descendue » au niveau de Satprem, que serait-il advenu de lui ? Et où en serait-il aujourd'hui ? Il y a des cas où l'on se doit de renvoyer l'ascenseur, même (et peut-être surtout) si cela apparaît comme une corvée. On retrouve ici la grande difficulté de « l'amour de tout et de la foi en tout ».

Il est cependant nécessaire de s'arrêter encore quelque instants pour bien mesurer la nature de cet état de profonde ambivalence intérieure, de schizophrénie larvée, où une partie de mon être tentait désespérément de sauver les meubles en se raccrochant à n'importe quoi, tandis que l'autre, plus profonde et libre des illusions de surface, savait qu'il n'y a déjà plus de meubles à sauver — que la vérité était là, à me crever les yeux, et qu'il était grand temps de l'accepter et de l'accueillir avec tout le respect et la révérence qui lui étaient dus. Faute de savoir ce qui m'arrivait, cet état — que j'ai déjà appelé plus haut « la cage aux illusions » — a été mon logis pendant des années, et j'en connais donc bien tous les coins et recoins. Le prix du loyer de ce logis est la DOULEUR : la douleur sans nom de ne pas être vrai à soi-même, la douleur de choisir le chemin du paraître plutôt que celui de l'être, la douleur des habitudes et des étourdissements confortables qui seraient censés faire oublier le dénuement des heures creuses.

A l'extrême, cette douleur peut devenir si intense, si insupportable que tous les moyens semblent bons pour y échapper — y compris de mettre fin à une vie qui se confond avec elle. Je pense à Micheline, qui au dire de témoins proches a soudainement été frappée d'une étrange condition qui la faisait tituber et rendait sa voix pâteuse, à soixante ans passés, après avoir donné 20 ans de sa vie à aider Satprem. Je pense à Patrice, dont la douleur couvait sous la cendre, en Inde déjà, et qui a rendu l'âme en appelant Satprem et Sujata au secours. Je pense à Keya, l'une des premières à partir, incomprise et laissée pour compte avec son

« obsession infantile ». Je pense à d'autres, aussi, qu'on sent bien, dans l'ombre, aujourd'hui, avec leur poids d'interrogation muette et leur regard qui n'accroche que le vide.

Satprem est-il moralement, humainement responsable de tous ces drames personnels, grands ou petits, que chacun à sa manière s'est efforcé de dissimuler par peur, par honte ou simplement pour « ne pas faire de vagues » ? Il était de loin le plus conscient de nous tous, celui dont les longues années passées près de Mère avait dû préparer à la patience et à la compassion. Et il est vain, ou absurde, de nier les faits, qui sont bien là, probants, comme le sont les cœurs humiliés ou ravagés ici et là. Alors, quelle justice ?

Ceci n'est qu'un point de vue personnel, mais je crois sincèrement que ces péripéties où figure Satprem ne peuvent être interprétées à la seule lumière de la justice humaine. Il me semble que chacun d'entre nous doit être capable de faire face à ses propres responsabilités pour les actions qu'il commet. Et que la liberté qui nous est donnée au départ, bien qu'elle puisse parfois avoir l'apparence de jouer contre nous, doit être acceptée avec tout son lot d'incertitudes concomitantes, car ce n'est qu'à ce seul prix qu'une évolution véritable pourra s'enraciner dans le sol humain.

### **Premier tour de vis**

Mon histoire s'achève. Il ne reste plus qu'à énoncer la litanie des « malentendus » divers (ou peut-être parfaitement entendus ailleurs, qui sait ?) qui ont émaillé les années à partir de 1985 et renforcé le malaise entre Satprem et moi jusqu'à l'explosion finale en 1993.

Le premier coup de semonce survint lors de ma dernière visite chez Satprem, en 1990. Susie et moi avons été conviés à quelques jours de « repos ». Il y avait une telle masse de rancœurs entre nous, tant de non-dits qui en disaient long, que la sagesse eût été de s'expliquer à cœur ouvert, simplement. Mais ce n'était pas le style de la maison. Au contraire, on était invité à communier dans le silence et à « comprendre » sans mot. Mais la tension était si palpable entre nous – lui muré dans son silence yoguique, moi dans ma peine rentrée – qu'il ne pouvait être question que quiconque fasse un pas vers l'autre. C'est à ce moment qu'il s'est laissé aller à parler d'exorcisme à mon égard, ce qui dans sa bouche signifiait que j'étais irrécupérable et que seul un miracle aurait pu me sauver. Le destin était scellé, il n'y avait pas à en démordre. C'est avec un soulagement partagé que Susie et moi quittâmes les Nilgiri quelques jours plus tard et reprîmes notre avion pour regagner les Etats-Unis.

C'est alors qu'ont commencé les rêves, comme s'il fallait que l'atmosphère des jours s'étende également à la nuit pour, en quelque sorte, compléter le tableau. Dans ces rêves, je me voyais quémander un peu d'amour et d'affection à Satprem. En général, je devais passer par un « comité d'accueil », constitué de jeunes gens qui l'entouraient et le protégeaient, et qui ne se privaient pas de me faire sentir l'abjection de ma condition. Une fois admis en sa présence, les choses se gâtaient franchement car il me signifiait alors d'un geste ou d'un mot que je n'étais toujours pas près pour la « réalisation », que ma rigidité, mon manque de

flexibilité intérieure, et surtout mon refus de me donner, faisait obstacle en moi à « l'illumination » que j'appelais de mes vœux.

Ces cauchemars se reproduisaient à intervalles réguliers, d'abord assez espacés, puis de plus en plus rapprochés au cours des mois, jusqu'à finir par envahir toute la vie nocturne – et diurne. Je tentais tant bien que mal de me rassurer et d'évacuer l'atmosphère délétère dont ils empestaient mes journées en me disant que je voyais là un « faux Satprem » – comme Mère, à une certaine époque, avait vu un « faux Sri Aurobindo » – et que c'était là une phase du Yoga à traverser, qu'il fallait être fort, rester calme, etc. etc. Bref, je continuais à me raconter mes histoires yogiques.

Un peu plus tard, j'ai dû me rendre à l'évidence que la réalité diurne avait rejoint les images entrevues la nuit et, à mon corps toujours défendant, j'ai dû finalement ouvrir les yeux sur la vraie réalité de ma situation et de ma relation avec Satprem. Un traumatisme qui m'a été administré goutte à goutte, pour ne pas faire trop mal, mais en face duquel je n'avais plus d'explications, yogiques ou autres, et qu'il a fallu affronter avec le seul recours d'une vie qui bat à nu, telle quelle, sans raison et sans lendemain.

Puis vint l'épisode du déménagement qui, je le vois bien aujourd'hui, était avant tout un dernier test d'allégeance. Comme Susie et moi avions peut-être fait allusion à un voisin irascible ou bien au trafic de drogues qui envahissait Washington et sa région, Satprem en profita pour suggérer notre déménagement pur et simple, sous le prétexte que notre environnement était devenu négatif et potentiellement hasardeux.

Cela n'aurait pas pu plus mal tomber : il restait encore plusieurs volumes de l'Agenda à publier, j'étais sans doute au beau milieu d'une traduction, et nos livres partaient presque quotidiennement aux quatre coins des Etats-Unis, mais les « suggestions » de Satprem ne pouvaient pas être ignorées ou balayées, surtout au moment où nos relations étaient si tendues. La solution qui semblait avoir toutes les faveurs de Satprem et de Sujata consistait à quitter les Etats-Unis séance tenante et à nous retirer au Canada, auprès de X, une vague relation épistolaire de Sujata, qui avait un certain talent de clairvoyance et avait décidé d'aller attendre la « fin du monde » sur une côte quasi-désertique du Canada, juste au sud de l'Alaska.

Pour rendre cette étonnante suggestion crédible, Satprem se devait de faire apparaître ce départ comme une nouvelle conquête, alors même que les conditions et le terrain choisis ne s'y prêtaient guère. A cette fin, il présenta X comme une personne « très évoluée, exceptionnellement avancée sur le chemin de Mère ». Mais il n'était pas une seconde question des livres ni du travail que nous avions entrepris aux Etats-Unis, et qui exigeait une continuité. Oubliés les contacts, les amis, les clients, les libraires, à la trappe les « Laboratoires de l'évolution ». Je croyais rêver ! (Ou plutôt, je redescendais sur terre...) Dans l'esprit de Satprem, rien des dix dernières années ne semblait avoir existé ! Ou bien est-ce nous qui n'avions pas vraiment existé? Sans explications, avec un détachement qui ressemblait à s'y méprendre à de l'indifférence, tout le travail accompli était arrêté net et nous devions aller nous parquer – j'allais écrire « en Sibérie », mais

c'est une autre histoire... — en Alaska. Je vivais le choc, et l'abîme de la déconvenue, mais pas encore l'analyse : comme dans le cas de mon malheureux « à suivre », je n'enregistrais ni n'acceptais toujours pas les implications profondes de son attitude.

Susie et moi fîmes pourtant le voyage au Canada, nous prêtâmes de bonne grâce aux attentions de X, pour finalement tomber d'accord sur le fait que nous n'adhérions pas du tout à ce projet canadien. Susie se fit par la suite vertement tancer par Satprem pour avoir émis certaines réserves à propos de X elle-même. Nous avons complètement raté notre test d'allégeance.

Après plusieurs semaines d'exploration à travers l'Ouest des Etats-Unis nous finîmes par trouver une nouvelle demeure dans une jolie petite île de l'état de Washington, non loin de Seattle et... de la frontière canadienne. Ce fut ensuite la longue épreuve du déménagement lui-même, de la côte est à la côte ouest de Etats-Unis, avec nos 50.000 livres par camion spécialement affrété. Nous avons bien mérité le repos et le calme de l'océan pacifique sous nos fenêtres. Mais le calme fut de courte durée, car le volcan grondait sourdement et réclamait son dû. Il restait dix-huit mois avant l'explosion.

### **En flagrant délit**

C'est quelques mois après notre installation au bord du Pacifique qu'est arrivé l'évènement qui m'a finalement ouvert les yeux sur la réalité, qui m'a FORCÉ à comprendre que mes cauchemars des derniers mois et la réalité ne faisaient qu'un. J'ai enfin réalisé que Satprem en personne, en chair et en os, était directement en cause dans le cauchemar que je vivais au quotidien, qu'il était derrière chaque décision, chaque inflexion, chaque insinuation, chaque erreur d'appréciation, comme il avait aussi été derrière chaque acte de courage et de détermination, chaque percée et chaque réussite — qu'il était humain comme nous tous, petit et faillible comme nous tous. Et que c'était en partie moi qui l'avais placé dans ce faux rôle d'infaillibilité au-dessus de l'humanité, qui lui avais donné la mauvaise réplique.

Bien des années auparavant, pour des raisons de sécurité, il avait confié la garde de paquets de ses lettres personnelles à des amis sûrs. Vu l'urgence de la situation de l'époque, aucun inventaire précis des paquets n'avait été établi. A plusieurs reprises, j'avais donc ramené aux Etats-Unis des valises bourrées de papiers, que j'avais soigneusement rangés dans un coffre. De temps en temps au cours des années, il me demandait d'ouvrir un dossier ou un autre pour consulter une lettre ou un papier. A un moment, j'avais même caressé l'idée d'enregistrer thématiquement les lettres les plus importantes sur notre ordinateur afin qu'elles soient plus faciles à retrouver dans leur dossier respectif, mais j'avais abandonné ce projet devant l'énormité de la tâche. Avant d'entreprendre notre déménagement vers le Pacifique, Satprem m'avait demandé de lui renvoyer toutes ses lettres par sacs postaux en Inde, ce que nous avons fait, à grand frais, avec toutes les précautions et garanties que pouvait offrir le transport par bateau.

Mais maintenant il constatait qu'il manquait des lettres !

Le 17 juillet 1993, en réponse à un télégramme où j'affirmais, une fois de plus, ne rien savoir des lettres manquantes (car Susie et moi avions passé notre maison au peigne fin), et où je suggérais fortement l'influence de forces de désunion dans ce malentendu, Satprem m'écrivait de sa main :

« Ton télégramme du New Jersey nous est bien parvenu.

« Sujata et moi, nous avons trouvé cela choquant.

« C'est aussi une peine dans le cœur — et dans le corps aussi.

« Nous nous sommes donc mis à cette éprouvante besogne et avons regardé en détail ce 'postal bag' que tu nous a envoyé en janv. 92 [en fait, au moins *deux* 'postal bags' avaient été envoyés]. Et j'ai vu, alors, avec consternation ce pillage de ma correspondance.

« Puisque tu ne sembles plus voir clair dans la Vérité, je joins à cette lettre quelques photocopies de tes propres lettres où tu parles explicitement de mes dossiers, partis [chez toi] à Watermill, et de leur enregistrement sur 'fiches électroniques' avec ton [ordinateur] Ganesh...

« Je t'ai assez souvent parlé de ce 'hidden foe' [adversaire caché] que l'homme doit conquérir 'or miss his higher destiny' [ou passer à côté de sa destinée supérieure].

« Le Mensonge se débat partout.

« Je vais avoir 70 ans.

« Mais je lutte.

« J'attends un dernier sursaut de Vérité de ce Luc, que j'appelais mon frère. »

J'étais atterré.

Là, noir sur blanc, l'être vivant que je plaçais au-dessus de tout, au-dessus de moi-même quand il s'agissait de départager le vrai du faux, celui qui m'avait si bien guidé, si bien compris, qui m'avait tant appris — celui-là même que Mère avait choisi pour recevoir ses secrets — non seulement m'accusait de mensonge et de vol à la tire, mais surtout semblait pris d'une telle hystérie aveugle, comme si rien n'arrêterait jamais ce délire insensé, ces tirades qui s'enroulaient les unes sur les autres où il était question de Mensonge, de Vérité, de Destinée, d'Adversaire, de lutte... mais pas une seconde de la simple réalité qui lui crevait les yeux : le simple fait que voler ces lettres aurait été une absurdité matérielle.

Bien entendu, la cause était perdue. Et mes dénégations se perdaient dans le vide interstellaire. C'est cela que me disaient mes cauchemars de la nuit et du jour. Nous avons depuis longtemps dépassé le stade où l'on peut arrêter un volcan en ébullition — admettre, par un effort surhumain, qu'un petit grain de sable a enrayé la machine quelque part et qu'il faut s'arrêter, considérer la situation dans son ensemble, et peut-être réviser quelque peu ses positions... Tout « cadrerait » si bien avec les mots, les phrases toutes faites qui s'enchaînaient comme dans les livres, et où la présomption d'innocence n'avait pas de place. Malgré tout, malgré mon cœur serré, j'ai fait appel à toutes mes ressources de raison et de calme pour essayer de faire la démonstration claire, précise, irréfutable qu'ils étaient tous sur une fausse piste, que je ne pouvais pas avoir volé ces lettres. Le 5 août, je lui répondais :

« Toute cette histoire est absurde de bout en bout, une sorte de 'bulle' — gonflée par quoi ? Je crois que ce n'est pas tant un 'sursaut de Vérité' qui est nécessaire pour y voir clair qu'un brin de simple logique.

« Si j'avais voulu 'pillier' vos papiers, que j'ai eus à portée de main pendant quelques dix ans, n'aurait-il pas été plus simple (et plus discret) de faire des photocopies des lettres qui m'intéressaient et de vous renvoyer vos dossiers originaux intacts ? Pourquoi laisser tous ces 'trous' béants et si visibles lorsqu'il eut été si simple de faire mon 'pillage' incognito...

« Si il y a eu 'pillage', alors j'irai me faire pendre ailleurs, car je ne vois pas très bien où l'on peut aller après cela. Mais si il n'y a pas eu 'pillage', alors, vraiment, je vous demande d'essayer de faire la lumière, de comprendre *comment* de telles accusations ont pu naître. Il n'y a que vous qui puissiez démêler ce nœud. »

Je n'ai jamais reçu de réponse à ma lettre.

## La violence

Puis j'ai fait, à nouveau, un étrange rêve, peut-être comme un prolongement, ou un tour de vis supplémentaire, du rêve évoqué précédemment. Je voyais une immense caverne souterraine, complètement close vers le haut, dont les parois étaient faites d'une étrange matière translucide et douce au toucher, comme du sel. Satprem se trouvait seul dans cette caverne, assis en tailleur à même le sol, et concentré. En levant la tête, je voyais que le plafond de la caverne ne comportait aucune ouverture vers l'air libre mais semblait comme supporter le monde du dessus — notre monde extérieur. Et en regardant plus attentivement, je m'apercevais que, petit à petit, des fragments de cette matière translucide se détachaient des parois de la caverne au fur et à mesure de la concentration de Satprem. Il évidait la caverne comme les Indiens de l'Orénoque évident un tronc d'arbre pour en faire une pirogue ! Mais, pensais-je, si la matière de cette caverne qui supporte le monde extérieur s'amincit de trop vers le plafond, tout va s'effondrer ! Au moment où je comprenais l'énormité de ce qui se préparait — tout simplement l'effondrement du monde — je me suis retrouvé à l'air libre, face à face à Satprem. Il avait une petite lueur amusée dans l'œil et, comprenant que j'avais compris, il a prononcé ces mots : « C'est la SEULE solution. »

Je ne pense pas qu'un seul homme, fût-il Satprem, puisse détruire le monde. Mais dix ans avant l'attaque des *Twin Towers* de New York et la banalisation des attentats terroristes dans le monde, ce rêve est indicatif de la sorte d'obsession destructrice dans laquelle Satprem vivait à l'époque. Non seulement j'étais dans le collimateur immédiat du fait de mes trahisons supposées, mais après moi (comme je le découvrirais plus tard) tout le reste allait suivre : Michel et Nicole, qui me remplacèrent, allaient être soumis aux pires accusations et expulsés des Nilgiri ; Patrice allait subir le même sort à une ou deux années de distance et rentrer en France pour se suicider.

Rien et personne n'échappait à sa compulsion destructrice, ni les êtres qui avaient été à ses côtés et servi ses desseins, ni la race humaine dans son ensemble, avec laquelle il devait pourtant partager cette terre. Il y a quelques années, lorsqu'un visiteur lui demandait, d'une façon quelque peu abstraite : « Que feriez-vous si vous étiez le maître du monde ? » Satprem, le visage soudain grave,

montrant son poing fermé, répondit instantanément : « J'écraserais tout ! »

Or je veux croire que Sri Aurobindo et Mère n'ont pas fait l'effort et le sacrifice de s'incarner cette fois-ci encore, de passer de laborieuses années à tenter, sur quelques spécimens humains, de montrer le passage à une autre conscience terrestre, pour que cette terre finisse dans le poing fermé de Satprem. Sinon, alors, quel est le sens de leurs efforts, le sens des milliers de lettres que Sri Aurobindo écrivait la nuit, car le jour n'y suffisait pas, pour affirmer qu'Autre Chose est possible, ici et maintenant ; le sens de cet « amour de tout et cette foi en tout » qu'il incarnait jour après jour, tandis que Mère prodiguait le même soin, la même attention, le même défi par son sourire, par ses milliers de pas quotidiens, afin de faire un tant soit peu basculer la banalité des jours dans cet Autre Chose ? Je veux croire que leurs efforts ont abouti, dans quelques-uns au moins, que le germe qu'ils ont planté fleurit déjà dans quelques consciences, sous la calotte des stéréotypes, à l'insu des bien-pensants comme des mal-pensants.

Et alors, comment peut-on refermer son poing sur qui que ce soit ou quoi que ce soit quand on a connu Ça ?

S'il en était besoin, un autre « malentendu » avec Satprem illustre cette violence. Il s'agit de l'épisode de « India's Rebirth ». Michel avait réuni des textes où Sri Aurobindo parlait de l'Inde et de sa destinée, principalement à partir d'extraits du « Bande Mataram », l'hebdomadaire de la période révolutionnaire que Sri Aurobindo publiait à Calcutta, avant le procès d'Alipore. Cette compilation avait vu le jour en Inde sous forme d'un livre dont le titre, « India's Rebirth » [La Renaissance de l'Inde], surmontait sur la couverture le nom de Sri Aurobindo et une carte de l'Inde avant la partition. Nous avons été surpris de recevoir une copie imprimée du livre, et encore plus surpris de constater que le nom de l'Institut américain figurait sur une page intérieure comme distributeur officiel du livre aux Etats-Unis, car nous ignorions tout de ce projet, qui avait entièrement été mené à bien depuis les Nilgiri. Mais la plus grande de toutes les surprises, le choc même, nous attendait en découvrant le bandeau en lettres bien grasses qui s'étalait au dessus du titre : « Out of the Ruins of the West... » [Sur les ruines de l'Occident...]. Autrement dit, Sri Aurobindo, dont le nom apparaissait comme seul auteur du livre, était censé endosser l'idée centrale exposée sur la couverture selon laquelle la renaissance de l'Inde était ou serait fondée sur les ruines de l'Occident...

Voilà vraiment qui semblait pousser la pensée révolutionnaire de Sri Aurobindo aux limites extrêmes, et même au-delà des limites. Sri Aurobindo et Ben-Laden même combat ? Je n'arrivais pas à me faire à cette idée. J'ai donc pris, à nouveau, ma plus belle plume et rédigé un précautionneux et respectueux télégramme à Sujata, dans lequel je faisais valoir que ce malencontreux bandeau sur la couverture donnait une bien fausse idée de l'Inde et de son aspiration, ainsi que de Sri Aurobindo, qui ne s'était jamais montré dans ses écrits si fervent partisan de la destruction de l'Occident, etc. Je ne disais même pas comment nous allions nous faire recevoir lorsque nous tenterions de mettre une telle couverture à la devanture des librairies en Amérique ! Tout cela était parfaitement surréaliste, pour ne pas être cliniquement plus précis.

Bien entendu, par retour, je me fis vertement sermonner par Sujata :

“Don’t you see what stares you in the face? You seem to be living in a chest of drawers, Luc. Does living in a drawer qualify you to criticize [sic] the sightings of another who happens to live in open air? Nobody need ‘aspire’ for the ruin of the West. It is already in ruins... [What] with gun-toting children, with homosexuals and lesbians... Are petrodollars the final aim of Evolution? If you think that the summit of Evolution is where the Western civilisation has led mankind then I’ll ask you to think again... that is, if the grey cells have retained their original colour and have not turned black, losing their ability to reflect the light... For your information, the line ‘Out of the ruins of the West,’ to which you seem to object, is Satprem’s contribution to the book.”

[Ne voyez-vous donc pas ce qui vous crève les yeux? Vous semblez vivre dans une commode, Luc. Est-ce que vivre dans un tiroir vous rend capable de critiquer les visions d’une autre personne qui vit à l’air libre ? Personne n’a besoin ‘d’aspirer’ à la ruine de l’Occident. Il est déjà en ruines... avec ces enfants portant pistolets, avec ces homosexuels et ces lesbiennes... Est-ce que les pétrodollars sont le but final de l’évolution ? Si vous pensez que la civilisation occidentale a conduit l’humanité au sommet de l’évolution, alors je vous demande d’y réfléchir à deux fois... à condition que vos cellules aient gardé leur couleur originale et n’aient pas viré au noir et perdu leur capacité de réfléchir la lumière... Pour votre gouverne, la phrase ‘Sur les ruines de l’Occident’, à laquelle vous semblez opposé, est la contribution de Satprem au livre.]

Les mots avaient complètement perdu leur sens. Nous étions sur deux planètes mentales appartenant à des constellations différentes. Quand je parlais de l’interprétation des mots et des associations fâcheuses qu’ils entraînent parfois dans l’esprit d’un lecteur non averti, je recevais d’aveugles tirades rageuses d’où toute nuance était bannie. Comment la suprême élégance, l’infinie subtilité de la pensée de Sri Aurobindo pouvait-elle être mêlée à cette caricature fondamentaliste ? Etait-ce là le sens de mon rêve à la viande rouge ? Tentaient-ils de faire entrer Sri Aurobindo dans une peau de carnivore ?

Le quiproquo s’aggrava encore lorsque les Trustees de l’Ashram découvrirent l’existence du livre, dont plus de 95% étaient composés de textes sous le copyright de l’Ashram. Non seulement Sujata n’avait pas jugé bon de demander la permission d’utiliser ces textes, comme il est coutumier et séant de le faire, mais elle avait même fait imprimer, à la place habituelle qui reconnaît le copyright du propriétaire de l’œuvre, une note stipulant que ces textes étaient la propriété de « tous les amoureux de l’Inde », ce qui équivalait à ouvrir le copyright au monde entier...

L’Ashram ne pouvait que réagir, ce qu’il fit en intentant un procès pour violation de copyrights et en demandant au juge de bannir toute vente du livre en librairie. En tant que distributeur aux Etats-Unis, nous étions devenus co-accusés car co-responsables de la singulière générosité de Sujata, et étions requis de nous présenter au palais de justice de Madras pour plaider notre innocence et défendre une cause à laquelle nous nous sentions complètement étrangers. Pour mettre fin à l’imbroglio et à l’absurdité de notre position, je décidais de prendre les devants et de nous désolidariser légalement de tout ce projet de publication, ce que Satprem ne manqua pas, ultérieurement, de stigmatiser comme une preuve supplémentaire de ma duplicité.

## La goutte d'eau

Le dernier épisode, celui qui devait déclencher l'explosion finale, concerne mes relations avec l'Amérique et plus particulièrement avec les disciples américains de Mère et Sri Aurobindo. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, nous vivions avec le sentiment qu'il convenait de rester en marge des autres, comme si notre identité était distincte, unique, jamais soluble dans le corps plus vaste de l'humanité ordinaire — ce que j'appelais plus haut « le schisme satprémien ». En fait, Satprem ne manquait jamais une occasion de nous rappeler notre différence en stigmatisant, par exemple, « le mélange américain » ou même le « mélange aurovilien », comme il apparaît un peu plus loin dans ce récit.

Mais vers le début de cette année 1993, Sujata avait pris l'exact contrepied de cette attitude de repli et m'avait écrit :

"How do you communicate with others ? Through newsletters? Sitting behind your computer? Well, it came to me that the best way to communicate is to have direct, personal contact with people. So why not go out and *meet* people? Talk with them. Listen to them. Speak to them. Speak, not lecture..."

"Now, Luc, may I ask you a question ? All these twelve years that you are in the States, how many personal friends have you made? How many personal contacts in all these years? Go out and about? "

[Comment communiquez-vous avec autrui ? Par des bulletins périodiques ? Assis derrière votre ordinateur ? Eh bien, il m'est venu que le meilleur moyen de communiquer est d'avoir des contacts directs et personnels avec les gens. Donc, pourquoi ne pas sortir et *rencontrer* des gens ? Leur parler. Les écouter. Leur parler, pas leur faire des discours...

Luc, puis-je vous poser une question ? Depuis douze ans que vous êtes aux Etats-Unis, avec combien de personnes vous êtes-vous lié d'amitié ? Combien de contacts personnels ? Sortez et parcourez le monde.]

Les désirs de Sujata allaient se réaliser au-delà même de ses espérances ! Ses conseils tombaient d'autant mieux que le nouvel environnement de notre petite île m'avait rendu plus sensible à notre isolement. Je décidais donc de rentrer en contact plus étroit avec les disciples américains, et notamment avec ceux qui habitaient la région du Colorado. Là, autour de Seyril, une des premières ouvrières du Matrimandir, se réunissait chaque été un cercle de personnes venues des quatre coins de l'Amérique pour célébrer l'anniversaire de Sri Aurobindo. Nous décidâmes de nous y rendre.

A ma grande surprise, non seulement nous fûmes chaleureusement accueillis, mais je sentais que nos hôtes étaient particulièrement sensibles au fait que notre présence semblait concrétiser un rapprochement entre eux-mêmes et Satprem, comme si par ce simple geste que nous faisons vers eux, ils se sentaient inclus dans l'activité de l'Agenda en Amérique — et même dans l'effort intérieur de Satprem — et étaient prêts à y participer plus étroitement. Leur ouverture, leur enthousiasme faisaient plaisir à voir et me remplissait d'espoir. Voilà enfin quelque chose de concret, de vraiment positif sur le plan intérieur, me disais-je. Après ces longs mois de sécheresse et de malentendus, d'efforts incompris ou détournés, il me semblait que la simple adhésion spontanée d'un groupe « ordinaire » d'Américains constituait un heureux présage, une preuve tangible que l'Amérique

était ouverte, réceptive aux forces de l'avenir. Je sentais qu'un vrai courant chaleureux passait parmi nous, sans arrière-pensées, sans calculs, simplement comme l'évidence d'un même sentiment, d'une même aspiration entre gens qui se retrouvent pour partager ce qui les relie naturellement.

Nous décidâmes de ne pas en rester là, de nous retrouver prochainement pour tenter de concrétiser notre rapprochement par un projet ou un effort commun sur le sol américain. Quelques mois plus tard, ce petit groupe, tout à fait informel, se réunissait à Chicago. C'est alors que je me suis souvenu que Satprem avait autrefois, lors de la création de l'Institut en France, envisagé la possibilité future de « Laboratoires de recherches évolutives » au sein desquels, avait-il dit à l'époque, quelques humains se prêteraient volontairement et consciemment à mettre en pratique les recherches de Mère. Oui, ce qui nous animait n'était rien moins que l'expérience corporelle du Yoga, telle que Mère l'avait vécue et décrite dans l'Agenda — et surtout tel que Satprem lui-même semblait désormais la vivre. Ce « Nouvel Etre » devait bien commencer quelque part, à partir de quelque chose. Et comment ne pas tenir compte du formidable espoir que Satprem avait fait naître par sa propre percée ? Etions-nous dans la démesure ou la présomption ? Était-ce chimère que de vouloir envisager un tel « programme », comme ça, si simplement et bonnement, entre gens « ordinaires ». Sur le moment, cela paraissait parfaitement normal et naturel, et il régnait une belle lumière, et même une puissance inaccoutumée lorsque nous mettions cette aspiration en commun dans notre méditation...

Afin de nommer ce qui nous avait si spontanément réuni, j'ai donc trouvé un nom pour ce petit groupe informel que nous étions — *American Laboratory for Evolutionary Research* [Laboratoire américain de recherches évolutives], qu'il n'était pas un instant question de pourvoir d'une structure officielle ou juridique. J'ai même écrit quelques mots pour en définir l'objet — *In search of the Future of the Human Species* [A la recherche de l'avenir de l'espèce humaine]. Puis j'ai envoyé le tout à Satprem accompagné du mot suivant : « Depuis le 15 août a commencé un rassemblement des disciples américains autour de cette aspiration à la transformation corporelle. Avec amour ».

Je venais de signer mon arrêt de mort.

## **L'explosion**

Il y a bien des façons de mourir en dehors de la mort physique.

Le 24 octobre 1993, je recevais un fax de ma vieille amie Micheline : « Ci-joint ce que j'ai reçu de Satprem. Vu les grèves à Air France, le courrier étranger ne part pas. Donc, dans un premier temps je préfère l'envoyer en fax et plus tard par lettre. »

Suivaient les feuillets de la lettre que Satprem lui avait envoyée :

« Je viens de recevoir trois lignes de Luc m'annonçant la formation de son nouveau groupement de disciples américains. Sur un bout de papier daté de Chicago, 2 sept. Luc avait écrit 'American Laboratory for Evolutionary research'. Etrangement, cette note de Luc se trouvait écrite au verso d'un

numéro de la 'Gazette Aurovillienne' ...

« Nous connaissons les mélanges d'Auroville et je ne sais pas ce que sera ce mélange américain — il y aura de tout comme d'habitude.

« Mais je considère que notre Institut américain n'existe plus étant donné la nouvelle direction prise par Luc. *Nous* ne cherchons pas à former des groupements et à réunir des disciples sous quelque nom que ce soit — nous n'avons qu'un Nom, c'est Mère et Sri Aurobindo, et Leur Œuvre, que nous sommes prêts à diffuser partout, quels que soient les groupements, auroviliens ou américains ou que sais-je. Je ne veux pas que l'IRE [Institut de Recherches Evolutives], ou les divers Instituts soient associés à ces mélanges, même si nous y avons de bons amis...

« Par conséquent, tu voudras bien dire officiellement à Luc de prendre toutes les dispositions nécessaires pour la fermeture de l'Institut américain vis-à-vis des autorités légales américaines.

« Je m'excuse de cette besogne désagréable, mais tout devient très compliqué dès que le Mensonge et les Mélanges humains s'en mêlent.

« Je souhaite la meilleure chance au 'laboratoire' de Luc, mais en définitive tout dépend de la simple Sincérité des individus.

« On ne peut devenir que ce que l'on a dans son propre cœur. »

La terre s'ouvrait sous moi. Ici n'est pas le lieu pour tenter de décrire ce qu'a été mon état durant les mois qui suivirent cette exécution. J'étais devenu essentiellement un gigantesque point d'interrogation, qui semblait avoir pris la place de tous mes organes, et qui me rendait surtout incapable de mettre une pensée cohérente devant l'autre. Si ce point d'interrogation n'avait pas pris toute la place au-dedans de moi, j'aurais pu voir que sous ses dehors de simplicité et même de banalité, cette lettre était un petit chef-d'œuvre que Machiavel lui-même n'aurait pas renié.

D'abord il y a l'extraordinaire minceur, pour ne pas dire l'inexistence, des arguments avancés. Bien entendu, à tout moment, il aurait pu me faire comprendre que je faisais fausse route avec « mon » laboratoire, comme il l'appelait, que ce n'était pas la bonne façon de procéder — peut-être que, malgré les bonnes intentions affichées, il y avait là une démesure, quelque chose qui ne pouvait que tourner court ? Avais-je jamais refusé de prendre en compte ses conseils ou ses recommandations ?

Mais plus l'argumentation est vague ou imprécise et plus la force d'insinuation contenue est grande. Il suffit de mêler la quantité adéquate de mots vitaux et tonitruants (sans oublier les majuscules) tels que : Mensonge, Vérité, Mélange, Sincérité, Œuvre, Sri Aurobindo, Mère. Puis le lecteur fait le reste du travail : il extrapole et comble la faiblesse du raisonnement en suppléant sa propre conviction « spontanée ». (C'est la raison pour laquelle toute justice civilisée écarte délibérément la passion des délibérations et des jugements des hommes et s'efforce d'y imposer la raison.)

Après l'échec des deux tentatives précédentes (le déménagement au Canada et le « pillage » des lettres), il était important de réussir à m'épurer en douceur, sans faire trop de vagues, mais en faisant tout même comprendre à « l'opinion publique » (le groupe autour de lui) qu'une faute grave avait été

commise, une faute de « principe » à défaut de faits. En cela, cette lettre a parfaitement fonctionné — je ne savais pas moi-même quelle faute j'avais commise !

La lettre contenait pourtant certaines contradictions flagrantes : « *Nous* ne cherchons pas à former des groupements... » — à l'exception des Instituts ou des « Mira aditi » que moi, Satprem, je forme ici et là dans le monde pour des raisons d'ordre supérieur. Il y avait aussi les vitupérations de rigueur contre « les Mélanges américains ou auroviliens » — comme si aucun groupe, aucune organisation humaine (y compris Auroville, fondée et voulue par Mère), ne trouvait grâce à ses yeux. Lui seul était à l'abri de la corruption et de l'érosion qui affectent les tentatives humaines, car lui seul détenait le degré suffisant de « simple Sincérité dont tout dépend ». Sous ces dehors « bon enfant » cette lettre est donc à l'évidence un monument à la gloire d'un Moi-Je qui, lui, n'avait aucune crainte de la démesure !

Mais sa particularité la plus importante était son caractère public. J'avais été sidéré, à l'époque, qu'il envoie sa missive à une tierce personne — Micheline — plutôt que de me l'adresser directement, « d'homme à homme ». Je voyais la lâcheté en lui mais ne voyais ni le calcul ni le symbole. D'abord, le côté public rendait la sentence définitive et sans appel — on ne se met pas à discuter de sa condamnation en place de Grève, devant la foule venue voir rouler votre tête. Ensuite, c'était un avertissement et une mise en garde pour les autres : voilà ce qui attend quiconque sortira de « la simple Sincérité » et oubliera que l'on ne devient « que ce que l'on a dans son propre cœur ». Enfin, c'était un moyen de resserrer le groupe autour de lui en donnant à chacun une part de responsabilité dans l'exécution de la sentence.

C'est cette pauvre Micheline qui a dû transmettre la lettre (« Je m'excuse de cette besogne désagréable... ») et s'impliquer par la suite dans tous les détails de son exécution. Moins d'une semaine plus tard, a commencé la diffusion publique des preuves de ma duplicité : tous mes amis, tous ceux susceptibles de s'interroger sur la soudaineté de cette décision, et surtout sur l'apparent revirement de Satprem à mon égard, ont dûment reçu par la poste un petit « dossier » contenant copies de certaines lettres personnelles où éclatait ma soi-disant fourberie. Quant aux passants anonymes qui avaient entendu des rumeurs mais ne connaissaient pas encore les faits, ils pouvaient aller consulter ce même petit dossier à la librairie parisienne qui distribuait les œuvres de Mère... Quelques mois plus tard, les plus fidèles membres du groupe (dont Patrice) devront même apposer leur signature au bas du procès verbal m'expulsant officiellement de l'Institut. Rien n'était laissé au hasard pour déloger le trouble-fête tout en resserrant et en renforçant le petit noyau des bienheureux rescapés.

En conclusion, une exécution à valeur de symbole — une sorte de « sacrifice » — préparée de longue date et menée de main de maître, avec la participation inconsciente d'une « opinion publique » manipulée, qui au pire se réjouissait de voir couler un peu de sang pour égayer son ordinaire, mais surtout dont la pureté originelle se trouvait confirmée par ce sacrifice expiatoire sur l'autel de la Vérité, telle que définie et entretenue par Satprem. Et puis, il faut bien le dire, on n'était pas mécontent d'avoir soi-même échappé au désastre...

Quant à la victime expiatoire, eh bien, elle n'était guère en état de penser ni de réagir. Non seulement il n'était pas question de protester de son innocence (il aurait pour cela fallu savoir quel était exactement l'acte d'accusation), mais toute demande d'explications était également hors de question. Chacun savait que Satprem était « trop fragile » pour lire et à plus forte raison répondre aux lettres – surtout quand elles étaient « déplaisantes ». Alors, où se tourner ? Vers qui ? Mon téléphone s'était tu. Le silence de mes anciens amis autour de moi était assourdissant. Personne n'osait prendre la peine ou la liberté de me demander quelle était *ma* version des faits – et de s'intéresser à la réponse. Le plus bizarre est que je n'aurais sans doute pas trouvé les mots pour expliquer quoi que ce soit, comme si la question de mon innocence ou de ma culpabilité avait déjà été réglée de longue date, en dehors de moi. Comme si toutes ces années de malaise que j'avais vécues avaient déjà fait leur sournois travail autour de moi et en moi. Et il ne restait RIEN à dire, juste à vivre la chose.

Il y eu pourtant quelques petites complications pratiques dans l'application de la sentence. Satprem avait exigé que nous abandonnions tout du jour au lendemain – le stock de livres, les listes de contacts, la gestion légale et administrative de l'Institut américain – de façon à ce que Micheline puisse prendre les commandes depuis Paris. (« Je continue à espérer que tu prendras le vrai chemin grâce à cette épreuve », me télégraphiait-il, sans doute pour m'encourager...) Mais ce qui était possible sur le papier n'était pas tout à fait aussi simple dans la réalité. En particulier, la famille de Susie avait généreusement contribué au développement de l'Institut et à la publication des livres aux Etats-Unis depuis 1980, et bien que la plus grande part de cette contribution ait été assimilée à un don pur et simple, il restait une somme assez conséquente qui apparaissait sous forme de dette dans les livres comptables de l'Institut. Ces écritures comptables ne pouvaient pas disparaître d'un trait de plume. Et peut-être était-ce pour le mieux, car, au moins sur ce point, Susie et moi décidâmes de ne pas nous soumettre et de refuser d'abandonner le stock de livres aux mains de Paris. Ainsi, toutes les opérations de l'Institut s'arrêtèrent mais l'Agenda de Mère continua d'être distribué aux Etats-Unis.

Comme nous n'avions pas cédé sur toute la ligne, Satprem dut estimer qu'il restait à mettre certains points sur les i, car quelques mois plus tard nous commençâmes à recevoir d'impressionnantes lettres d'un avocat parisien. Mr. Okoshken, du barreau de Paris et de New York, nous faisait aimablement parvenir le procès verbal de mon expulsion officielle de l'Institut français, accompagné de menaces non voilées concernant certains manquements que j'étais censé avoir commis vis-à-vis du fisc américain. Il m'enjoignait de lui retourner sans délai l'acceptation signée de mon expulsion ainsi que de ses conclusions, faute de quoi mon « refus de coopérer » déclencherait toute une série de mesures et d'enquêtes déplaisantes auprès des autorités américaines. Tout cela était cousu de fil blanc, mais suffisamment désagréable pour que nous ne puissions nous permettre de l'ignorer.

Une grâce devait veiller car au moment même où nous devions faire face à cet assaut juridique ordonné depuis l'Inde par Satprem et commandité par Micheline, c'est l'Inde qui est venu à notre secours en la personne de H, un ancien élève de l'école de l'Ashram, qui avait ouvert une étude d'avocats en Californie

après de brillantes études de droit. Il prit rapidement la mesure du harcèlement dont nous étions l'objet et s'offrit de nous défendre gracieusement. Mr. Okoshken reçut toutes les réponses à ses questions, plus de nouvelles questions auxquelles il fallut bien qu'il cherche des réponses, et ainsi de suite. Le temps passait, un autre avocat américain, Mr. Stone, de Stamford, Connecticut, se mêlait de la partie contre nous ; l'argent de Micheline grossissait l'escarcelle de Mr. Okoshken... Toute cette bulle parfaitement ridicule, dont le seul but avait été de nous impressionner, finit par s'épuiser d'elle-même. Les apparences étaient sauvées. Satprem pouvait s'enorgueillir d'avoir agi comme un grand capitaine, avec dextérité et détermination.

Le 6 janvier 1994, je lui écrivais une lettre où je disais enfin noir sur blanc ce que je pensais de ses odieuses accusations, depuis le « pillage » de sa correspondance jusqu'à la réunion de « mon » groupe de disciples américains – une lettre que je terminais par un adieu : « Je vous quitte pour cette vie – sans rancune et sans regret. » Je sus plus tard qu'il n'avait jamais lu ma lettre – Sujata l'en avait protégé car j'y disais de « méchantes » choses sur son compte.

Puis le 7 mars 1995, plus d'un an plus tard, alors même que ses avocats à Paris et dans le Connecticut continuaient à agiter leur bâton légal, je recevais une dernière lettre-carotte de Satprem, dans laquelle il m'invitait tout bonnement à réintégrer l'Institut et à tout remettre en marche comme si de rien n'était – à condition évidemment que je montre patte blanche. Mon acceptation aurait été le signe que j'avais compris la leçon et surtout que je savais qui était le patron. Qu'il ait pu sincèrement croire qu'il fût possible d'effacer en quelques pages du même sempiternel catéchisme tout le contentieux de malaise et de frustration qui avait grandi entre nous depuis des années en dit peut-être plus long que tout sur son propre sens des réalités.

### **Eclaircissements et bilan**

La question que toute personne sensée peut se poser au sortir du récit de tout cet acharnement à m'évincer est de comprendre ce qui a pu provoquer une telle opiniâtreté, une telle vindicte de la part de Satprem. Après tout, il n'y a pas de fumée sans feu. Aurait-il dépensé tout ce temps et cette énergie, même par personne interposée, pour écarter un complet innocent ? Ne fallait-il pas que quelque chose soit très corrompue (et très aveugle) en moi pour justifier une telle détermination ?

Or c'est justement la question qui m'a obsédée durant des mois.

Si quelqu'un pouvait voir clair dans les choses et les êtres, ce devait être lui. Tout son passé avec Mère plaidait dans ce sens – ces longues années d'apprentissage où, jour après jour, elle insufflait en lui une autre compréhension des choses et une autre approche de la vie. Quelqu'un comme lui pouvait-il si lourdement se tromper ? Passer à côté de la plus simple évidence ?

Maintenant qu'il m'est permis de revoir ces événements avec plus de calme et de recul, je crois mieux comprendre, et je peux essayer de formuler ce qui a pu conduire à de telles extrémités d'aveuglement. Au cours de la somme assez

considérable de travail en commun, il a dû survenir, à l'insu même des participants, certaines « bavures », certaines maladroites ou inattentions de comportement, comme il peut en arriver tous les jours lorsqu'on construit quelque chose en commun. Mais alors que ma jeunesse et mon inexpérience me conduisaient à vivre chaque action, chaque événement au jour le jour, comme un tout qui se refermait pour passer au suivant, la perception de Satprem envisageait chaque moment du présent dans une continuité d'être qui possédait un passé et un avenir faisant un tout cohérent et inévitable. Où j'aurais pu voir un lapsus ou une maladresse, il voyait un forfait annonciateur d'autres égarements — qui n'en finiraient pas de s'égarer dans une logique d'embourbement inexorable. Alors que ma jeunesse même me permettait d'envisager une issue favorable aux choses (simplement parce que je ne pensais pas au pire), son « expérience » le condamnait à percevoir un cours funeste pour la *même* réalité, qui évidemment finissait par prendre la coloration qu'il avait dessinée avec tant d'énergie.

Cette espèce de « pli » catastrophique est peut-être ce que Mère a passé tant d'années à essayer de guérir. Mais c'est ce « pli » qui, une fois pris, entraînait tout le reste de l'avalanche fatale, et ne pouvait en aucun cas revenir sur lui-même, vers une conception plus positive, plus mesurée des choses.

J'avais compris l'existence de ce « pli » dans mon cas, précisément lorsqu'il m'avait semblé que ma condamnation était jouée d'avance, par une « mécanique » qui avait déjà déroulé ses engrenages dans le silence, bien avant que les faits adhèrent à ses conclusions. Mais c'est en voyant ce phénomène se répéter dans d'autres cas que j'ai finalement compris que tout ce processus avait très peu à voir avec moi — et que j'ai commencé à voir la fin de mon tunnel.

Le premier indice, qui m'a atteint comme un choc, fut la nouvelle que Micheline était frappée d'une étrange condition qui nécessitait la pharmacopée. Micheline que j'avais connue si pleine de vie et de bonne santé allègre — mais qui m'avait complètement tourné le dos lorsque Satprem l'avait ordonné. Comment mon souvenir d'elle pouvait-il se réconcilier avec le chancellement qui semblait l'avoir saisi ? Et puis soudain, en 2001, le vrai choc : Micheline est morte, probablement décédée d'une cirrhose du foie. Plus tard, on apprendrait qu'elle avait rayé Satprem de son testament avant de mourir. Avait-elle eu un revirement de dernière minute ? Avait-elle vu, perçu quelque chose sur ce seuil où le simulacre s'estompe pour laisser place à ce qui est vraiment ? Je ne savais rien des circonstances qui l'avaient poussée, mais cette fin résonnait si étrangement au milieu de ce qui aurait dû être la plénitude et l'harmonie d'une vie qu'elle avait choisie et voulue ainsi.

Puis survint en 2003 l'évènement qui mit enfin en lumière tout le processus que j'avais vécu quelques dix ans plus tôt : tout se répétait dans les moindres détails avec un autre couple, un autre « Luc », mais avec les mêmes accusations et les mêmes insultes (en pire), la même diabolisation (en pire), la même frénésie d'avoir à vider les lieux sur le champ. Il s'agissait de Michel et Nicole, qui avaient vécu près de Satprem et Sujata dans les Nilgiri pendant vingt ans et avaient largement contribué à la publication des livres en Inde. Or depuis quelques années, eux aussi avaient commencé à avoir une activité intellectuelle indépendante au sein d'un groupement culturel indien. Eux aussi s'étaient liés d'amitié avec des

Indiens en dehors du groupe que Satprem avait formé. Sans oublier ce qui les reliait avec le travail déjà accompli auprès de Satprem, ils entendaient sans doute vivre leur propre vie. Mal leur en prit.

Le déferlement de hargne à peine contenue qui s'ensuivit ne prit fin qu'avec leur départ précipité de la maison qu'ils habitaient depuis vingt ans — un départ que Sujata salua, dans son style inimitable, en informant les parents de Michel que des livres (par un clin d'œil du sort, il s'agissait justement d'*Agendas de Mère* en provenance des Etats-Unis !) allaient remplacer Michel et Nicole dans la maison qu'ils venaient de quitter et allaient « chasser toutes les noirceurs que Michel-Nicole ont laissé dans la maison ». Quant à Satprem, sans doute pour ne pas être en reste, il leur jeta un dernier: « Qu'ils soient oubliés à jamais dans les poubelles de l'Histoire. »

Malheureusement, le grand problème n'était peut-être pas tant la libération de Michel et Nicole que le fait que celui qui avait fait office d'exécuteur des hautes œuvres, celui qui avait mené à bien l'éviction de Michel et Nicole sous les ordres directs de Satprem n'était autre que... ce pauvre Patrice. On n'en sortirait pas.

Maintenant Patrice est mort. Sujet à la dépression — « Cet être tourmenté... » dira Sujata — il quittera l'Inde vers 2005, sans tambour ni trompette (l'épisode Michel-Nicole, pas si lointain, forçait à une certaine discrétion), pour tâcher de se réinsérer en France, après avoir servi plus de vingt ans, lui aussi. Et comment un être que j'avais connu si plein de dynamisme et de joie de vivre, un être qui adorait l'Inde comme la terre d'élection de son cœur, pouvait-il se retrouver « tourmenté » après tout ce temps ? Quelle était la nature de ce tourment ? Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir. Un mystère aussi sidérant — et aussi odieux — que la soudaine affliction de Micheline.

\* \* \*

Je voudrais maintenant sortir de mon histoire personnelle et tenter, autant que faire ce peut, de rechercher un sens plus large à ce qui fut vécu, à l'époque, comme une destruction dans ma chair même. D'abord, mon cas n'est pas unique. Au cours des années, il est devenu évident que tous ceux qui se sont approchés de Satprem dans un but de travail suivi en sont sortis troublés. J'ai cité quelques noms au cours de mon récit, mais il y en a eu d'autres, peut-être moins connus, dont l'histoire est moins immédiatement saisissante, mais qui ont tous vécu, à des degrés divers, les affres de la désillusion et du tourment intérieur — quand ce n'est pas pire.

Quel était donc le sens de cette expérience, qui se présentait sous des dehors si attrayants et « spirituels » pour finir au bord de l'abîme ? Y a-t-il une signification profonde à cette épreuve — en dehors de la leçon individuelle, du progrès individuel, du « karma » individuel ? Pourquoi ce petit groupe (symbolique, mais tout de même bien réel) autour de Satprem a-t-il été décimé, broyé de cette façon ? Pourquoi tous ces cœurs en bandoulière au sortir d'une expérience et d'une vie qui avaient commencé sous les auspices du merveilleux enseignement de Sri Aurobindo ? L'enseignement de Sri Aurobindo a-t-il besoin d'une telle séance

d'électrochocs pour fleurir et se déployer sur terre ?

D'un point de vue extérieur, après que tant de polémiques aient largement défrayé la chronique publique, il est évident que la perception de l'enseignement de Sri Aurobindo qui émerge ne peut que prêter à confusion. Et il y a peut-être là dommage irréparable. Malgré les dénégations irritées de Sujata, ce n'est pas servir la pensée de Sri Aurobindo que d'associer son nom à la ruine de l'Occident. De même, une lecture paisible et profitable de *l'Agenda de Mère* semble difficilement conciliable avec le remue-ménage et toutes les perturbations humaines impliquant le groupe chargé de sa publication.

Mais plus intérieurement et largement encore, quel est le SENS de cette « cage aux illusions » dans laquelle un certain nombre d'entre nous sommes rentrés et avons vécu pendant des années — et dans laquelle certains vivent encore ? Il est trop facile et trop simpliste de parler de « karma » ou de destin personnel. Tout semble indiquer, au contraire, que cette « cage » est particulièrement associée à l'œuvre de Sri Aurobindo et de Mère — comme appendice indispensable ou repoussoir ?

Entendons-nous bien : la cage ne cesse de faire l'apologie de Sri Aurobindo ; c'est son « thème » central et fondateur, auquel il ne peut être question de renoncer sous peine de dissolution immédiate. Dans une certaine mesure, la cage a une grande force de conviction lorsqu'il s'agit de Sri Aurobindo. Elle ne mesure pas ses louanges et ses dithyrambes. Et sur ce point, son discours est irréprochable — car c'est son fonds de commerce et la base de l'illusion qui la fait vivre. Après tout, n'est-ce pas un peu ce que l'église catholique a fait de l'enseignement du Christ depuis deux mille ans ?

Mais en fin de compte, ces apparences irréprochablement spirituelles doivent être mesurées à la lumière des faits : les traumatismes, souvent indélébiles, qu'elle a causés dans la vie des individus, et qui n'ont eu finalement pour effet que de corrompre et de détourner des aspirations qui ne voulaient que suivre leur chemin de lumière. Cette cage en travers du chemin, avec tous ses mécanismes de séduction et ses miroirs aux alouettes, menace-t-elle ainsi tous les Petits Chaperons rouges de la création ?

Et si l'on pense qu'il s'agit là d'une dramatisation gratuite ou d'une exagération, que l'on veuille bien se souvenir de Keya et de son refus prolongé de s'alimenter, du naufrage prématuré de Micheline, de Patrice et de son attirance pour le vide...

La sagesse populaire affirme volontiers que ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort. C'est une maxime que je pourrais aisément appliquer à mon cas personnel. Mais aujourd'hui ma conviction est qu'il n'est nul besoin de frôler l'abîme pour rejoindre le « chemin ensoleillé » de Sri Aurobindo — pas plus qu'il n'est besoin d'intermédiaire éclairé ou de cage aux dorures plus ou moins attrayantes. Il suffit simplement d'être soi, fort (ou faible) de sa seule vérité d'être.

Avant de clore mon histoire, j'ai encore une pensée pour ces camarades que je sens là, au-delà du visible, qui sont encore à se poser les questions de

rigueur sur Satprem : est-il bon, méchant ? Fait-il le bien, le mal ? — tous ceux qui attendent ou quémangent un signe, un geste, une lettre qui les rassurera sur leur propre sort, leur donnera enfin confiance en eux-mêmes. C'est une condition attristante, que j'ai trop connue moi-même pour jeter la pierre. Alors je leur dis : sortez de la cage, sortez des pensées qui se nourrissent de vous et ne peuvent trouver de réponses ; jetez-vous plutôt dans la seule conquête qui vaille, sans pensée, sans intermédiaire : Sri Aurobindo.

*[En guise d'épilogue, je voudrais ajouter que les lignes qui précèdent ont été écrites entre novembre 2006 et février 2007, bien avant le décès de Satprem, survenu en avril 2007. Il m'a semblé utile — et toujours d'actualité — de révéler cette histoire, non pas tant à cause du contexte particulier dans lequel elle s'est déroulée, qu'à cause de son caractère exemplaire.]*

*—Luc Venet*